Le Berceau des Songes

À fleur de peau et à cœur ouvert, ce recueil réunit des poèmes intimes, parfois brûlants, parfois fragiles, toujours sincères.
On y découvre les élans de l’amour, les blessures de l’âme, l’amitié qui sauve, le désir qui consume, mais aussi l’espoir persistant d’un cœur qui refuse de renoncer.

Chaque texte est une confidence, une parcelle de vie déposée sur la page.
Entre songes et réalités, entre ombres et lumières, les mots deviennent un refuge, une voix qui cherche à toucher l’autre, à résonner au-delà du silence.

Ces poèmes s’adressent à ceux qui ont aimé, perdu, rêvé, souffert — et qui savent que la beauté naît souvent de nos failles.
Ils sont un voyage au creux de l’intime, une invitation à ressentir, à partager, à se reconnaître dans les échos d’une sensibilité à vif.

Le Berceau des Songes

Matthieu LEBEL

Le Berceau des Songes

Préface

Écrire, c'est déposer sur la page les fragments d'une vie, blessures, espoirs, désirs, instants fugaces que le temps ne parvient pas à effacer.

Ce recueil naît de cette nécessité : dire l'amour sous toutes ses formes, qu'il soit tendresse, passion, amitié, élan fragile ou flamme dévorante. Mais aussi dire la douleur, le manque, la solitude, l'hypersensibilité qui fait vaciller l'âme au moindre souffle.

Ces poèmes sont des confidences offertes sans masque, des éclats de vérité surgis dans la nuit. Ils parlent de la chair et du cœur, de ce besoin irrépressible de donner, d'aimer, de croire encore, même quand l'ombre menace. Ils tissent un fil entre l'intime et l'universel, entre la fragilité d'un être et la force inépuisable de l'espérance.

Le lecteur y trouvera des songes et des cicatrices, des élans de lumière et des abîmes, mais toujours cette volonté d'exister pleinement, à fleur de peau et à cœur ouvert.

Ce recueil est une traversée, celle d'un être qui tombe, se relève, qui aime, qui souffre, mais qui jamais ne renonce à chercher la beauté dans les plis de l'existence.

Le berceau des songes

J'ai rêvé tant de fois d'un berceau près du lit,
D'un souffle accordé au mien, d'un sourire poli.
Un éclat juvénile au détour d'un matin,
Un rire qui s'élève et caresse le destin.

Je voyais se tisser sous la voûte des jours
Un cercle fraternel, un partage, un recours.
Un frère pour l'aîné, tendre épaule et miroir,
Complice des secrets, confident des espoirs.

Dans l'amour d'un foyer où la tendresse abonde,
Je bâtissais un havre en offrande au grand monde.
Mais seule je contemple au soir de mes désirs
Les ombres d'un projet que je peine à saisir.

Les années, goutte à goutte, usent l'ardent rivage,
Chaque saison qui passe emporte un peu de gage.
L'espérance se brise en poussière au matin,
Et l'enfant s'éloigne au-delà du chemin.

Pourtant dans mon silence une flamme persiste,
Un éclat étouffé, mais tenace et réaliste.
Elle luit dans la nuit comme un discret flambeau,
Me rappelant qu'un jour tout espoir est cadeau.

Peut-être qu'un miracle ouvrira la fenêtre,
Qu'un souffle imprévu viendra enfin renaître.
Et qu'au détour du temps, au seuil de mes demains,
Je sentirai s'ancrer une vie dans mes mains.

Alors je garderai, malgré l'ombre et l'attente,
La prière muette au cœur de mon amante.
Car même si le berceau demeure en mes songes,
L'amour, seul héritage, aux ténèbres se venge.

Échos d'une amitié gravée dans le temps

Je l'ai rencontrée au seuil des jours incertains,
Quand le monde semblait vaste et nos cœurs enfantins.
Sur l'écran blafard, naquit une promesse tendre,
Un souffle fragile que le temps allait étendre.

Sous un ciel incertain, patient, je l'attendais,
Aux creux des heures lentes où l'espoir me berçait.
Un silence, un détour, un contretemps léger,
Mais la vérité simple sut tout apaiser.

Elle fut l'aube claire au matin de mes peines,
Une main douce tendue quand l'ombre nous freine.
Son regard sans détour, son geste sans détour,
M'ont offert la sincérité dans un monde sourd.

Quand l'amour s'étiola, fragile, incertain,
Elle choisit l'amitié, ce trésor lointain.
Et dans ce pacte doux, empreint d'honnêteté,
Nos âmes se mêlèrent en fraternité.

Les rires et les jours s'étiraient en miroir,
Sous les arbres, dans la ville, au rythme du hasard.
Des instants suspendus, des éclats complices,
Gravés dans le silence d'une douce malice.

Elle était cette étoile au firmament des heures,
Une présence qui calme, un baume au cœur.
Respect et tendresse, le socle de nos liens,
Une richesse rare que l'on porte en chemin.

Et même si l'éloignement noua ses voiles,
Le souvenir reste, brillant comme un voile.
Je garde intact ce doux éclat précieux,
L'amitié sincère au-delà des adieux.

À celle qui fut lumière dans mes jours flottants,
Je rends hommage en vers, humble et apaisant.
Car le vrai respect vit dans ce qui demeure,
Un sourire, un pardon, la douceur d'un cœur.

L'Éveil des Corps

Cinq années ont passé, pourtant je m'en souviens,
Comme d'un rêve doux, troublant, venu de loin.
Deux femmes, deux éclats de mondes opposés,
Portaient en elles le feu que nul ne peut dompter.

La brune au port secret, regard sombre et profond,
Parlait sans un mot, d'un frisson sous le front.
Son silence envoûtait, sa présence m'étreignait,
Un volcan sous la glace, un mystère qui saignait.

La blonde, elle, brillait d'un éclat presque trop pur,
Chaque geste une offrande, chaque rire une brûlure.
Elle marchait en reine, légère, irréelle,
Comme si son désir avait pris forme en elle.

Leur approche était lente, mais sûre, sans détour,
Une danse invisible aux parfums de l'amour.
Je sentais dans mes veines une chaleur naissante,
Et dans l'air un soupir, une fièvre vibrante.

Leurs mains effleuraient l'espace autour de moi,
Sans toucher, elles peignaient un monde de soie.
Leurs yeux me dénudaient, sans force ni contrainte,
Juste l'évidence d'un plaisir sans plainte.

L'une murmurait bas, des promesses sans chaînes,
L'autre riait d'un rien, libre de toute peine.
Leurs souffles se mêlaient, leurs peaux se répondaient,
Et mes sens, un à un, lentement se rendaient.

Aimer sans être aimé

Peut-on être aimé sans savoir aimer ?
L'amour est un feu qu'il faut entretenir,
Un don fragile, un éclat de clarté,
Non pas un dû, mais un art à bâtir.

Je me dis, prends garde aux murmures du vent,
Aux jugements froids, aux regards étrangers,
Reste fidèle, sois libre et vivant,
Ne laisse personne ton cœur enchaîner.

L'amour est une force, un cri d'existence,
Un éclat de lumière au creux de la nuit,
Il brave l'orage, danse avec l'absence,
Malgré les tempêtes, il tient et il luit.

On voudrait parfois lui mettre des chaînes,
L'enfermer, le briser, le façonner,
Mais l'amour s'échappe, il n'a pas de haine,
Il n'écoute que ceux qui savent donner.

Il n'est pas qu'émotion, il est souffle divin,
Un pont invisible entre âmes perdues,
Un baume sacré sur des cœurs en ruine,
Un phare pour ceux que la vie dénue.

Faut-il aimer pour être aimé en retour ?
Je n'attends rien, je donne toujours,
Car l'amour n'est pas un simple miroir,
C'est un voyage, sans espoir de revoir.

Clara, éclat trouble d'un amour en veille

J'ai connu Clara un soir, douceur éphémère,
Nos corps se mêlaient, fiévreux, en un doux mystère.
La peau contre la peau, frissons et soupirs brûlants,
À force de frotter, mes genoux furent sanglants.
Son souffle était un feu, sa bouche un serment,
Ses mains sculptaient mon désir avec tant d'élan.

Chaque courbe offerte éveillait la passion,
Un ballet incandescent, fusion sans raison.
Nous étions sans souci, légers comme le vent,
Le plaisir au rendez-vous, sans penser au devant.
Ses rires étaient clairs, ses yeux un feu secret,
Dans ce souffle brûlant, je me perdais sans regret.

Mais sous cette beauté, s'élevait une voix,
Une foi rigide, un dogme en sa loi.
Elle prêchait le ciel, l'absolu de la croyance,
Pressant mon cœur libre de toute soumission.

Son amour avait chaînes, son cœur était un temple,
Où mes doutes rebelles devenaient des exemples.
La foi qu'elle exigeait s'imposait comme un mur,
Et ma pensée fluide s'y brisait, sans secours.

Plus encore, sa haine envers ceux qui osaient aimer
D'une autre lumière, une autre vérité.
Je feignis un secret, un souffle bisexuel,
Juste pour sonder l'ombre de son regard cruel.

Elle détourna alors son regard fermé,
D'un mépris glacé qui m'a profondément blessé.
Son discours de tolérance n'était que façade,
Quand s'exprimait l'intolérance en son charade.
Je vis s'effriter le rêve de cette passion,
Un feu doux, une danse aux accents contrariés.
Un fragment d'éclat dans la nuit de mes jours,
Un goût amer d'hier, une leçon d'amour.

La Bague en Plastique

Une bague en plastique, sortie d'un jouet,
Un anneau enfantin pour dire « veux-tu m'aimer ? »
Pas de diamants brillants, pas de grand apparat,
Juste une boule colorée et ton rire qui éclat.

Dans une galerie, tout semble banal,
Mais toi, tu rêvais d'un moment sans égal.
Une pièce glissée dans la fente d'un trésor,
La manivelle tourne, et voilà l'or !

Pas l'or des vitrines, mais celui du cœur,
Un éclat de folie, un instant de bonheur.
Tu ouvres la boule, surprise enfantine,
Et voilà une bague, simple mais divine.

Je m'agenouille, un sourire sincère,
Dans ce décor léger, presque ordinaire.
Et toi, hilare, les larmes aux yeux,
Tu dis « oui » d'un rire, si fort et si joyeux.

Ce n'est pas la matière qui compte, je crois,
Mais le symbole fragile de cette douce joie.
Une bague en plastique, légère, enfantine,
Pour sceller un amour qui n'a pas de vitrine.

Car nous, c'est le rire, la vie et l'instant,
Le plaisir des choses simples, un bonheur éclatant.
Et dans cette folie, ce moment unique,
Brille pour toujours la bague en plastique

Complicité charnelle

Les baisers sont venus sans que l'on y pense,
Tendres, doux, naturels, portés par la cadence.
Les mains suivaient le corps, le souffle s'accordait,
Et nos regards brûlants disaient ce qu'ils taisaient.

Le désir grandissait, fluide et respectueux,
Sans brusquer la magie du moment précieux.
Elle m'a demandé, d'une voix presque basse,
Si j'avais ce qu'il faut… mais non, rien dans ma place.

On a marqué un temps, un soupir suspendu,
Puis elle a dit : "Je veux… malgré l'inconnu."
Alors nous avons fait de nos corps un poème,
Un mélange exquis de tendresse et d'on aime.

Chaque frôlement pur, chaque rire posé,
Faisait de l'instant un secret dérobé.
Et dans la cuisine, un jour de grand délire,
Elle voulait me choyer, m'offrir son sourire.

Moi, vêtu d'un string, d'un tablier farceur,
Je cuisinais pour elle, à contre-pudeur.
On riait comme fous, rien n'était prévu,
Mais l'instant, dans sa folie, ne s'est jamais perdu.

Sur une chaise bancale, l'amour a pris place,
Puis ce bain partagé, miroir de notre audace.
C'était la première fois — la dernière aussi —
Que je goûtais ce lieu aux plaisirs adoucis.

Ses lèvres m'enlaçaient, offertes, dévouées,
Dans un souffle profond, longuement partagé.
Et parfois au matin, quand l'aube est encore pâle,
Elle glissait sa bouche en offrande buccale.

À peine éveillé, dans la chaleur des draps,
Je sentais ses élans, ses gestes délicats.
Son souffle m'enveloppait, doux comme une caresse,
Éveillant le plaisir dans toute sa tendresse.

Je m'abandonnais, muet, au lent festin,
La bouche experte et chaude au goût du matin.
Mais tout n'était pas feu, ni douceur, ni clarté.

Il y eut ce matin, chargé d'ambiguïté.
Dans mon sommeil, paraît-il, j'avais fauté…
Elle m'en voulait de m'être abandonné,

Sans elle, solitaire, dans un plaisir discret.
Mais ce n'était qu'un bruit, un geste endormi :
Mon nez qu'inconsciemment je frottais, ralenti.

Un son mal entendu, confondu avec d'autres,
A semé la colère, le doute, presque une faute.
Perdu, désarmé, je ne comprenais rien,
Mon côté maladroit n'aidait pas très bien…

Toi, la Walkyrie

Toi, la Walkyrie de pacotille,
Qui te disais forte, forgée par les griffes de la vie,
Une guerrière au cœur d'acier,
Mais qui fuyait dès qu'il fallait parler.

Tu disais t'assumer, femme libre, affirmée,
Mais tu cachais ton vrai désir derrière des mots bien huilés.
Tu voulais du corps, pas du cœur,
Et tu m'as vendu l'amour en couleurs.

Tu parlais de famille, de "nous pour toujours",
Mais je n'ai jamais forcé ces discours.
C'est toi qui parlais d'un futur à bâtir,
Pendant que tu préparais déjà ton départ à sourire.

J'étais là, à t'écouter, à t'élever,
À croire en toi quand toi, tu t'égarais.
Tu sortais, tu riais, tu vivais sans moi,
Et moi, dans l'ombre, je soutenais tes choix.

Tu voulais être Shakira, pleine de feu,
Mais t'avais même pas le cran d'un adieu.
À rire de ton ex devant les autres,
Comme si l'amour n'était qu'une faute.

Ta mère disait que j'étais ton chien,
Mais toi, tu remuais la queue dans son jardin.
Jamais un mot contre elle, même quand elle te rabaissait,
Toi, la rebelle qui s'écrasait.

Une Walkyrie ? Tu n'étais qu'une ombre,
Un masque, un rôle que le vent encombre.
Tes filles, elles, avaient plus d'âme,
Pendant que toi, tu critiquais mon fils sans drame.

Il était “malpoli”, selon toi, sans preuve,
Alors que les tiennes dessinaient sur les meubles.
Mais toi, tu dormais, absente au matin,
Et c’est encore mon fils que tu pointais du doigt, sans fin.

Et l’intime… parlons-en sans détour,
Moi, je voulais plus que quelques détours.
Mais même là, c’était toujours “non”,
Même quand les enfants dormaient au fond.

Tu disais vouloir du vrai,
Mais tu ne savais même pas aimer.
J’ai parlé, j’ai pleuré, j’ai tendu la main,
Mais tu ne m’as jamais écouté, jamais pris par la main.

Tu croyais être meilleure que moi, au-dessus,
Mais t’étais juste une illusion, une statue.
Pas le courage d’une vraie guerrière,
Juste une femme perdue, amère.

Toi, la Walkyrie ?
Non… Juste un mirage dans la nuit.

Trésor d'un Instant

Dans le souffle léger d'un instant suspendu,
Naît une lumière que nul ne prétendait.
Deux âmes s'effleurent, le monde est retenu,
Comme si le silence, soudain, chantait.

Un regard posé comme une aile sur l'autre,
Un éclat de rire qui fend le matin.
L'amour, sans éclat, sans besoin d'être apôtre,
S'épanouit là, simple et souverain.

Elle est douceur, elle est brise étoilée,
Ses yeux sont des havres où l'on vient s'asseoir.
Sa main, une promesse, à peine effleurée,
Cueille l'instant comme on cueille l'espoir.

Lui, solaire, dans la chaleur d'un tissu,
Porte le soleil avec calme et courage.
Son sourire éclaire des chemins jamais vus,
Et danse un secret sur son doux visage.

Autour d'eux, rien. Ou si peu, un décor,
Mais qu'importe le fond, quand l'âme est le cadre ?
Le cœur sait lire ce qui vaut de l'or —
Une étincelle, un souffle, un regard.

Ce moment, captif, devient presque éternel,
Et touche en silence ceux qui le croisent.
Car en cet instant, l'invisible est réel,
Et la tendresse en chacun se déploie, s'embrase.

Complicités et malentendus

La première nuit, sous les draps, j'étais là,
Un rêve de tendresse, un désir tout bas,
Je m'approchais doucement, cherchant à initier,
Ces gestes que l'on apprend, qu'on veut partager.

Mais soudain, dans l'ombre, un murmure étrange,
Elle chuchote, des mots flous, un son qui dérange,
Je lui demande de répéter, curieux, déconcerté,
Mais sa voix s'élève, pleine de mystère et d'agacement, prête à éclater.

"Comment tu fais ?" une question sans sens,
Je cherche dans ses mots une réponse dense,
Je réponds, naïf, pensant que tout est clair,
Mais elle s'agace, ne trouvant pas son univers.

C'est comme une vague qui me frappe en plein cœur,
Je ne comprends pas, ce malentendu me fait peur,
Et la tension monte, comme un orage soudain,
Elle se lève, part, avec un froid lointain.

Le canapé devient son refuge, son exil,
Moi, abasourdi, je reste là, immobile,
Puis elle revient, le reproche dans ses yeux,
Je n'ai pas insisté, je n'ai pas été comme il faut, comme il y a lieu.

Un tourbillon de disputes, de malentendus,
De frustrations refoulées, de rêves confus,
Et je regrette d'avoir laissé la situation,
S'envenimer ainsi, sans comprendre les raisons.

Mais dans un voyage, tout change, tout s'éclaire,
La route devient une atmosphère,
Elle, surprenante, joue avec mes limites,
Sa main me frôle, un geste subitement intime.

Je conduis, elle dénoue les fils du moment,
Un jeu subtil, intense, notre lien,
Chaque caresse furtive, chaque tension ressentie,
Fait de ce voyage une complicité infinie.

Dans cette voiture, ce silence brisé,
Un monde naissait, où l'on se laissait aller,
Sans retour, sans passé, juste nous deux,
Profiter du présent, dans ce souffle mystérieux.

Ces moments rares, presque insensés,
Ont marqué notre histoire,
Dans un mélange d'envie et de chaleur,
Un souvenir, gravé, sans douceur.

Deadpool, le Mercenaire au Cœur Déchiré

Un masque rouge, un sourire décalé,
Deadpool, le fou, l'insolent, l'irrévérencé.
Dans l'ombre de la nuit, il se glisse en silence,
Mais son rire résonne, sa folie est sa danse.

Un mercenaire avec une langue acérée,
Un cœur brisé, mais une énergie inaltérée.
La douleur le forge, les blessures le régénèrent,
Un anti-héros, un enfant du désespoir qu'il éclaire.

Il se moque du monde, des règles, des lois,
Ne respectant rien, sauf ses propres choix.
Son humour noir, son cynisme éclatant,
Dissipe la peine, chasse les tourments.

Mais derrière la façade, sous les blagues et le sang,
Se cache un homme, solitaire, errant.
Un cœur meurtri par les épreuves de la vie,
Cherchant une raison, un but, un abri.

Ses ennemis tremblent, mais il n'a peur de rien,
Il se joue des dieux, des démons, de son destin.
Un antihéros que même le chaos admire,
Son pouvoir ? Vivre encore et encore, sans jamais fuir.

Ses griffes de mercenaire, son rire implacable,
Ses coups d'épée, ses balles inaltérables,
Deadpool, tu n'es ni héros, ni monstre,
Tu es simplement... un éclat d'âme dans un monde qui déraille, un songe.

Mais sous ta peau tatouée et ton armure de mots,
Tu restes humain, perdu dans tes déboires,
Et même si tu ris, même si tu fuis,
Ta quête de rédemption n'est jamais bien loin.

Alors, Deadpool, continue de courir,
Sous ton masque, une étincelle d'espoir.
Parce que même dans la folie, dans la souffrance,
Il y a toujours une chance de trouver la paix, la romance.

Entre Désir et Réflexion

Dans les méandres du web, une rencontre se dessine,
Un couple en quête d'un moment sans routine.
Curieux de vivre ensemble une aventure partagée,
Je m'y suis aventuré, sans vraiment tout imaginer.

Fraîchement libéré de ce qui m'avait brisé,
Je n'étais pas prêt, mais le cœur un peu égaré.
Je suis allé vers eux, sans prise de tête,
Avec des pensées floues, un esprit en quête.

Ils m'ont accueilli dans une douce tranquillité,
Une ouverture d'esprit, un espace de liberté.
Avant de passer à l'action, il y a eu des mots,
Des silences partagés, une première note de réconfort.

L'expérience est vécue dans l'intimité fragile,
Où l'on se cherche, entre désir et le subtil.
Mais dans ce moment, je n'étais pas tout à fait prêt,
Tiraillé par des doutes, par des pensées de regrets.

Malgré cela, une douceur s'est installée,
Un respect mutuel, une ouverture partagée.
J'ai pris du plaisir, mais j'ai appris surtout,
Que l'on doit être entier pour franchir ce cap flou.

Car les relations, qu'elles soient vécues ou rêvées,
Demandent avant tout à être bien préparées.
Sincérité, respect, et confiance en soi,
Sont les clés pour que tout se passe dans la joie.

Leçon de cette rencontre, qui me fait réfléchir,
Sur l'importance de s'aimer, avant de vouloir offrir.
Un instant partagé, mais pas tout à fait à ma place,
Un souvenir doux-amer, qui me laisse une trace.

Hypersensible à vif

Je suis hypersensible, et j'en crève en silence,
Un cœur à fleur de peau, loin de toute apparence.
Je me sens souvent seul, perdu dans ce tumulte,
À vif sous la tempête, là où tout s'insulte.

Je dis ces mots sans fard, sans appel ni larmes,
Non pour qu'on me console ou qu'on m'offre ses charmes.
Je ne comprends ce monde aux règles si étroites,
Où l'âme trop fragile souvent se désarroi.

On dit que c'est un jeu, une mode, une scène,
Que l'on porte un masque, un rôle qui nous freine.
Mais ma douleur est vraie, elle brûle, elle saigne,
C'est une plaie profonde, une blessure qui règne.

Je ressens plus fort que tous les plus grands orages,
Un souffle, un regard, un silence qui s'acharne.
Un rien me fait chavirer, me brise en coulisses,
Et personne ne voit les combats que je glisse.

Je ne suis pas victime, mais champ de bataille,
Où chaque émotion est une lourde entaille.
Avant de juger ou de croire que je faiblis,
Sache que je me noie tandis que tu bâtis.

Je ne sais m'intégrer, ni jouer les rôles,
La société m'écrase, me broie, me désole.
Chaque contact humain, boussole détraquée,
Me laisse sans repère, perdu et décalé.

On dit que c'est beau d'être hypersensible,
Mais c'est un enfer sombre, un feu indicible.
Un mot, un soupir, un regard qui s'élève,
Et tout mon monde chancelle au gré des brèves.

Parfois je me crois fort, presque surhumain,
Capable de changer l'ordre des lendemains.
Mais la plupart du temps, je me sens invisible,
Un déchet du vent, un cri inaudible.

Je me sens trop faible, brisé, incapable,
Je réagis trop fort, dans un monde instable.
J'ai souvent voulu fuir, parfois même mourir,
Plutôt que d'endurer ce feu qui me fait souffrir.

Je ne demande rien, ni fleurs ni pitié,
Juste un peu d'espace, un peu de vérité.
Si vous pouviez sentir, ne serait-ce qu'un souffle,
Vous tomberiez à genoux, devant tant de gouffres.

Je suis hypersensible, et je lutte chaque jour,
Non contre le monde, mais contre mes détours.
Un cœur à nu, sans masque, sans fierté, sans recours,
Et même si je saigne, je poursuis mon parcours.

L'Amour dans les Airs

L’amour, comme un vol, doux et libéré,
Un saut dans le vide, sans peur ni clarté.
Comme le vent sous les ailes d’un parapente,
Il me soulève, m’emporte, m’enchante.

Le décollage est doux, lent, incertain,
Tout comme l’amour qui naît doucement, serein.
Je m’élance, les pieds quittent la terre,
Pour m’envoler, sans fausse lumière.

Dans le ciel, je suis seul, tout est calme,
Le monde en dessous s’efface, plus de drame.
L’amour, lui aussi, m’isole dans sa paix,
Loin des tourments, des bruits, du jamais.

Je plane, suspendu, libre dans l’air,
Comme un cœur sans entraves, sans plus de guerre.
Les nuages sont mes compagnons, mes alliés,
Tout comme l’amour, qui m’a fait me libérer.

Serein, je vole, l’âme légère,
Comme l’amour qui n’a de frontières.
Je me sens grand, tout semble plus beau,
Le vent me guide, je suis tout en haut.

L’amour, tel un vol, sans fin, sans retour,
Porté par les courants, un rêve d’un jour.
Seul dans l’immensité, je suis calme et heureux,
Là où le ciel et l’amour se font précieux.

Dans cet instant suspendu, tout est simple,
Un vol comme un amour pur, sans ombre ni temple.
Sur un nuage, je trouve ma liberté,
Là, où l’amour et les airs sont liés à jamais.

L'Infirmier de l'Amour

Je suis celui qui aime sans compter,
Sans rien attendre, juste offrir, donner,
Mon cœur est une mer calme, ouverte,
Pour accueillir l'autre, toujours à découvert.

Je suis celui qui tend la main sans peur,
Qui se perd dans l'éclat des rêves, sans rancœur,
Sans méfiance, sans ombre, naïf et pur,
À offrir mon amour, sans barrière, sans fissure.

Je donne tout, sans poser de questions,
Je me fais écho de l'autre, avec passion,
Je marche dans l'ombre, je porte la lumière,
Car mon cœur veut guérir, même dans la poussière.

Mais les mensonges arrivent comme des épines,
Les masques tombent, les fausses doctrines,
Et moi, fidèle à cette vérité invisible,
Je suis laissée seule, dans l'ombre, indicible.

J'ai cru en l'autre, j'ai cru dans le lien,
J'ai accepté tout, même les chagrins,
J'ai ouvert mes bras à la douleur du monde,
Mais la vérité, si cruelle, me sonde.

Je me suis donnée, tout entier, sans retour,
Et voilà que mes illusions se brisent, sans secours,
Je suis meurtrie, mais je me relève encore,
Car c'est dans ma nature d'aimer, d'être d'accord.

J'aurais accepté mille faiblesses, mille erreurs,
Si seulement l'amour, dans sa vérité, avait été à l'heure,
Mais je suis celui qui aime sans questionner,
Et dans cette vérité, je trouve encore ma beauté.

L'Étreinte des Sens

Dans l'ombre douce d'un lit apaisé,
Deux corps se cherchent, s'effleurent, osés.
Un souffle brûlant, un frisson léger,
L'amour s'invite, désir éveillé.

Les mains voyagent sur des terres de soie,
Explorant l'autre, s'abandonnant aux lois.
Les cœurs battent en rythme, en cadence intime,
Chaque mouvement un écho sublime.

Le regard devient un feu éclatant,
Un langage muet, vibrant et ardent.
Les mots sont inutiles, seuls les soupirs,
Chantent l'extase dans un doux empire.

C'est un échange, une danse secrète,
Un ballet sacré où rien ne s'arrête.
Chaque caresse murmure un serment,
Chaque baiser scelle un instant.

Dans ce moment hors du temps, si fragile,
Le plaisir s'élève, l'amour est agile.
Deux âmes s'unissent dans un abandon,
Rêvant ensemble de mille horizons.

Et quand tout s'apaise, dans un souffle éperdu,
Les corps s'enlacent, repus et émus.
Car dans l'étreinte, au-delà du plaisir,
Se cache un monde, un tendre soupir

La musique, miroir des âmes et guide des cœurs

La musique est un phare au sein des nuits profondes,
Un souffle qui éclaire les chemins de ce monde.
Elle trace dans l'ombre une route invisible,
Où l'âme se retrouve, fragile et indicible.

Quand l'esprit se perd dans ses doutes et ses peines,
Une note s'élève, douce comme une haleine,
Elle calme la tempête et redessine l'espoir,
Elle offre un repère où l'on peut se revoir.

Elle n'est pas qu'un son, ni qu'une simple onde,
Mais l'écho vibrant d'émotions profondes,
Un miroir où se glisse le reflet du secret,
Des douleurs cachées que nul mot ne suscite.
Parfois, elle déploie des vagues de tristesse,
Qui lavent les blessures et apaisent l'ivresse,
D'autres fois, elle embrase un feu d'allégresse,
Illumine l'âme d'une rare tendresse.

Elle change le cours même du flot de nos jours,
Un doux refrain peut faire renaître l'amour,
Ou réveiller la force enfouie sous le silence,
Offrant à nos pas l'élan d'une nouvelle danse.

Dans le partage aussi, elle tisse des liens,
Unit deux cœurs perdus au-delà des chemins,
Une mélodie devient alors un pont sacré,
Où l'on échange l'émotion, le vrai, le secret.

La musique est plus qu'un simple accompagnement,
Elle guide et révèle, éclaire le tourment,
Sans elle, la vie perdrait sa vibrante couleur,
Elle est souffle, espoir, compagne et douceur.

Pikachu, tatouage d'un désir secret

Dans la ville où les ombres glissent en murmures,
Un secret s'attarde aux courbes qui m'envoûtent.
Sur ses hanches nues, un dessin se dérobe,
Pikachu fragile, éclat d'une robe.

Sous la peau délicate, la chair se fait complice,
Chaque courbe s'offre, comme un souffle lisse,
Le tatouage danse au rythme des frissons,
Embrasé par la nuit et ses tendres passions.

Je ne choisis pas l'enfance qu'elle incarne,
Mais ce petit éclat, loin de toute diaphane,
Devient promesse ardente, un jeu clandestin,
Où se mêlent la peau, le désir et le matin.

Cette touche d'innocence, loin d'être frivole,
Réveille en moi l'ardeur, la flamme qui s'envole.
Ses doigts effleurent la trace, caresse brûlante,
Le souffle se suspend, l'attente est troublante.

Le dessin s'efface sous la bouche avide,
Un souffle contre l'épiderme, une onde timide.
La chair se fait temple, confession charnelle,
Où chaque tatouage est une langue sensuelle.

Dans l'intime secret d'une nuit qui s'étire,
Le simple petit corps devient doux empire,
Et cette marque d'enfant, tendrement tatouée,
Résonne comme un cri, un désir enflammé.

Je veux m'abandonner à ce mystère offert,
Sentir le feu couler, brûlant et ouvert,
Sur cette peau où danse un petit éclat doré,
Pikachu devient l'ombre de nos âmes liées.

Le Cœur Fendu

Sur un fond noir sans fin, d'un abîme profond,
Se dessine un cœur las, meurtri par l'horizon.
Ses lignes sont tremblantes, comme un cri retenu,
Marquées de mille coups que le temps a tendus.

Une moitié s'enflamme, rouge comme le sang,
Un feu vif et fragile, un espoir déchirant.
Elle serpente et frémit, comme une plaie ouverte,
Un éclat de passion, une âme qui alerte.

L'autre est grise et ternie, noyée dans le silence,
Elle porte la cendre et l'ombre des absences.
Ses courbes se dissolvent dans un voile incertain,
Là, dorment les regrets, les pleurs, les lendemains.

Au centre, deux regards, figés comme des masques,
Se croisent sans se voir, dans un reflet fantasque.
Le rouge s'y arrête, sans pourtant renoncer,
Telle une flamme faible, mais prête à s'élever.

Chaque goutte s'échappe, blanche, presque divine,
D'une blessure lente où la douleur chemine.
Elles tombent une à une, en silence, en beauté,
Comme l'écho discret d'un souffle abandonné.

C'est là l'ultime lutte : ombre contre clarté,
La nuit veut avaler, le feu veut résister.
Ce cœur fendu, brisé, mais debout dans l'absence,
Refuse de mourir au seuil de la souffrance.

Car même amputé d'amour ou de lumière,
Il bat dans le néant, fidèle à la poussière.
Et dans son cri muet, dans sa beauté défaite,
Il garde au fond de lui l'étoile imparfaite.

Ce que ton âme murmure

Je sais, quand tu te tais, ce que tu veux cacher,
Ne me mens point, je t'en prie, ne cherche à voiler
La vérité fragile au fond de ton silence,
Non par crainte de peine, mais par simple sens.

Je ressens avant toi ce que tu ne dis pas,
Chaque souffle étouffé, chaque mot que tu tords là.
Je suis de ceux qui captent, bien plus que les paroles,
Le tremblement secret qui dans ton cœur s'envole.

Je lis dans ton regard l'ombre d'un doute grave,
La voix qui se fissure, le geste qui se lave.
Les silences lourds, les « ça va » sans conviction,
Sont les maux invisibles qui trahissent ta raison.

Pas besoin de cris ni d'éclats ni de preuves,
Ton énergie dit tout, de ce que tu épreuves.
Je te connais mieux que toi-même parfois,
J'entends ce que tu tais, je perçois ce que tu vois.

Je ne dis rien, je veille, en silence patient,
Car je devine aussi tes larmes au fond du vent.
Ton besoin de protéger ce que tu refuses,
Ton désir de cacher tes peurs et tes excuses.

Je ne te jugerai jamais, n'en doute point,
Mais souviens-toi toujours que je vois ce chemin.
Même si mes lèvres restent fermées, closes,
Mon cœur lit entre les lignes, entre les pauses.

Alors, si jamais tu songes à me trahir,
Sache que je le verrai, avant que tu ne fuies.
Non par mots, ni cris, ni fausses déclarations,
Mais dans l'écho profond de ton âme, ta raison

Le Sel sur la Peau

Une nuit sans étoiles, un détour de l'oubli,
Je suivais le murmure d'un désir endormi.
Une annonce, un appel, comme un chant interdit,
Où l'on vient se briser aux rivages de l'envie.

Une maison de pierre, un silence en velours,
Des hommes dans l'attente, à l'orée d'un détour.
Les regards se croisent, les mots restent en cage,
Chacun porte en lui son étrange naufrage.

Et puis… deux reines de chair aux regards souverains,
Vêtues d'ombre et de soie, de silence et d'écrin.
La brune, une énigme aux prunelles de glace,
Un éclat dans ses yeux qui fige et qui embrasse.

La blonde, un feu doux, un sourire interdit,
Sa peau claire appelait l'éclat du non-dit.
Leurs courbes dessinaient, sur fond de nuit profonde,
Le vertige d'un monde où la morale s'effondre.

Elles étaient là, debout, offertes sans trembler,
Comme on tend un secret qu'on ne veut plus cacher.
Femmes totales, vivantes, maîtresses du décor,
Chaque battement d'œil réveillait tous les corps.

Alors le rite commence, sans mot, sans violence,
Une offrande de soi, une étrange révérence.
Les mains se taisent, les souffles s'épaississent,
Et les visages s'ouvrent, et les limites glissent.

Un ballet d'hommes debout, fiévreux mais contenus,
À genoux, elles attendent, reines de l'inconnu.
Le plaisir jaillit, blanc, brûlant, sans détour,
En éclats de lumière sur la courbe du jour.

Une pluie de silence éclabousse les joues,
Et l'instant se suspend, entre tendresse et fougue.
La caméra observe, mais nous sommes ailleurs —
Dans ce théâtre nu, le corps devient acteur.

Le sel sur leur peau, comme un pacte ancien,
L'extase en offrande, sans vain, sans lien.
Une première onde, puis une autre, puis l'onde,
Et soudain je ne suis plus qu'un souffle dans le monde.

Trois fois l'âme se vide, et renaît, affamée.
Ce n'est plus un fantasme — c'est une vérité.
Je n'avais rien perdu, pas même ma pudeur,
J'avais juste goûté à la forme du cœur.

Sur la route du retour, la nuit m'a caressé,
Comme pour bénir l'ombre que j'avais traversée.
Et dans un rire bas, complice du moment,
Je me suis dit, léger : Je mourrai moins tremblant.

Les Murmures d'un Cœur Brisé

Je vous dis adieu, las d'un monde qui m'opprime,
De ce vide en mon sein qui jamais ne s'anime.
J'ai offert sans retour l'amour en mon silence,
Attendant l'aurore et sa douce clémence.

On m'a vu pour ce don, jamais pour ce que suis,
Un être écorché, fragile et meurtri.
Depuis l'enfance, seul face aux coups du destin,
Le silence m'a bercé d'un souffle incertain.

Un père absent d'âme, sans un mot, sans flamme,
Un regard qui se ferme et un cœur en drame.
Je sautais le portail, mon fils dans mes bras lourds,
Craignant que la mort habite les jours.

J'étais pilier vacillant, ombre sans secours,
Qui tendrait la main dans mes longs détours ?
En amour souvent, perdu, délaissé,
Je donnais tout, me taisant, me sacrifiant, blessé.

Un enfant imposé, froid, sans tendresse offerte,
Un ventre que jamais je n'ai pu toucher, désert.
Des luttes, des chantages, des liens déchirés,
Moi seul au milieu de ces cœurs brisés.

Trahisons marquant mon pas sur un chemin amer,
De noms et de visages qui hantent mes hivers.
Un plan de secours, un pion dans leur jeu,
Un rêve évanoui, perdu dans les cieux.

Pour mon père, pour mon fils, j'ai tout essayé,
Offrir un amour que je n'ai jamais trouvé.
Chaque jour, plus lourd, un poids qui m'efface,
Une ombre, un murmure, un souffle qui s'efface.

Elle m'a aimé par calcul, par intérêt froid,
M'a laissé croire en nous, nourrissant mes lois.
J'ai espéré, cru, cherché un matin clair,
Mais tout n'était qu'illusion, mirage éphémère.

Puis une autre a ravivé mon enfant d'espoir,
Mais sans regard, elle l'a laissé choir.
Je voulais croire à la vie, sentir battre mon cœur,
Mais je n'étais qu'une option, une faible lueur.

Sur des pages froides, je glisse sans voix,
Trop timide, trop seul, noyé dans le froid.
Je suis trop fragile dans un monde sans lumière,
Trop éphémère pour qu'on arrête mon calvaire.

Elle aussi, un temps, a joué de mes douleurs,
Un an d'illusions, un an de rancœurs.
J'étais un passage, un rire discret,
Je donnais tout, elle me laissait brisé.

L'Amour n'a point de sexe

L'amour d'un enfant est vaste et sans mesure,
Ni mère ni père ne détiennent la cure.
Car celui qui porte un cœur empli de flamme
Tisse un lien sacré, éternel, sans drame.

On dit souvent qu'une mère est celle qui donne
Le premier souffle chaud, la chair qui résonne.
Mais le père aussi, dans ses gestes discrets,
Déploie un amour fort que nul ne peut taire.

Le jour où l'enfant naît, fragile et vibrant,
Le père le serre, tremblant et aimant.
Ce petit être, point d'une simple chair,
Est l'âme même du monde qu'il veut défendre.

Chaque sourire offert, chaque pas qu'il fait,
Devient festin d'espoir, douce lumière en secret.
Changer ses douleurs, bercer ses insomnies,
C'est bâtir sans relâche des ponts d'harmonie.

Les gestes du père ne sont pas moindres,
Mais parfois silencieux, loin des feux, des cendres.
Ils sculptent le refuge où l'enfant se repose,
Un port, une forteresse où l'âme se compose.

L'amour ne s'évalue à la chair qui enfante,
Ni dans un ventre, ni dans une attente.
Il vit dans l'action, la présence fidèle,
Dans les bras qui soutiennent, dans la tendresse réelle.

Que nul ne divise l'amour en miettes,
Ni en rangs, ni en grades, ni en promesses incomplètes.
La force du lien se trouve dans la constance,
Là où s'élèvent la confiance et la patience.

Ce n'est point le sexe qui fait la grandeur,
Mais l'attention donnée avec ferveur.
L'amour véritable est un feu pur et dense,
Qui brûle au-delà de toute différence.

Que l'enfant grandisse dans la paix et la joie,
Portant en son sein un bonheur sans effroi.
Ce sont les souvenirs, ces trésors sincères,
Qui fondent son avenir dans un ciel clair.

Un père, une mère, égaux en lumière,
Sont les gardiens d'un monde, d'un amour sans frontière.
Leur rôle est d'aimer sans jamais compter,
D'être là, d'exister, d'aimer et de donner.

L'amour n'a ni genre, ni temps ni frontière,
Il est ce lien pur, indéfectible lumière.
Le vrai don d'un parent est sans condition,
C'est un pacte d'âmes, une unique raison.

L'Espoir d'aimer, encore

J'ai des marques au cœur que le temps n'efface pas,
Des absences profondes, des silences en bas.
Chaque nuit, je les porte, en secret, en silence,
Comme on cache une plaie sous un manteau d'absence.

Des promesses en cendres, des regards effacés,
Des mains que j'ai tenues, puis laissées s'échapper.
Mais malgré les saisons tombées sans un au-revoir,
L'amour, vois-tu, s'entête à vouloir son départ.

Il renaît du néant, fragile mais tenace,
Comme un souffle d'hiver qui rêve de l'espace.
Il croit encore, parfois, qu'une âme viendra lire
Ce que mes cicatrices ne savent plus écrire.

J'espère un jour offrir, sans peur, sans retenue,
Une tendresse pure, patiente, continue.
Que mes bras soient l'abri d'un monde à réapprendre,
Où l'on peut s'abandonner sans crainte de se fendre.

J'ai tant à déposer dans les creux d'un regard,
Des instants à cueillir, des silences bavards.
Des rires à bâtir sur les ruines du doute,
Et marcher à deux, même sans connaître la route.

Être là, simplement, sans masque, sans détour,
T'écouter respirer les prémices d'un jour.
Offrir un peu de moi, comme on donne un refuge,
Un feu doux dans la nuit, quand le monde s'y juge.

Et puis, dans le frisson d'un battement trop fort,
Sentir que j'existe au seuil d'un autre corps.
Non pour m'oublier, non, mais pour mieux comprendre
Que l'amour, le vrai, sait tomber sans se fendre.

Car malgré les départs, malgré les déchirures,
Il reste en moi ce feu, fragile mais si pur.
Et s'il faut encore chuter pour mieux aimer,
Alors, sans peur, je chuterai… pour espérer.

L'amour n'a pas de genre

On me dit souvent que l'amour d'un père,
N'est qu'ombre furtive, vent d'une chimère,
Qu'il ne peut rivaliser avec la lumière
D'une mère, portante, en son ventre fière.

Mais l'amour ne naît pas du simple organe,
Ni du corps qui porte, ni du ventre profane.
Il naît d'un cri premier, d'un regard posé,
D'une main qui se tend, d'un cœur exposé.

J'ai pleuré, mon fils en bras, sous ces néons blafards,
Sans masque, sans artifice, sans contrefort.
J'ai souri, fragile, au bord du précipice,
Déjà prêt à offrir ce que j'ai de justice.

J'ai changé ses couches, pris ses mains tremblantes,
Chanté des berceuses, des voix apaisantes.
Chaque bain fut écrin, chaque geste fut don,
Chaque étreinte tissée avec dévotion.

J'ai bâti un monde où il soit aimé sans chaîne,
Où ni père ni mère ne soient ombre lointaine,
Mais unis dans l'amour, loin des normes fermées,
Loin des dogmes figés, loin des lois blessées.

Car qu'importe le corps, qu'importe le genre,
L'amour n'a pas de sexe, ni règles, ni cendres.
L'enfant n'a besoin que d'un cœur ouvert,
D'un souffle d'humain, d'un amour sincère.

Ce n'est pas l'utérus qui donne la vie,
Ce n'est pas le ventre qui berce l'infini,
Mais le cœur qui chaque jour, en humble semeur,
Fait germer la joie, la tendresse et le cœur.

Alors gardez vos dogmes, vos jugements vains,
Vos prisons de mots et de certitudes sans fins.
Moi, je le sais, et je le dis haut et fort :
Mon amour est un ciel, un vaste firmament d'or.

L'espoir du cœur

J'ai souvent aimé, dans l'ombre et sans retour,
Un feu fragile, noyé de doutes et de jours.
Offrant mon âme nue, à des cœurs incertains,
Dans un jeu cruel où le mensonge fait lien.

Je donnais tout, sans frein, sans compter mes pleurs,
Mais rares furent ceux qui portèrent mes couleurs.
Certaines ombres passèrent, fuyant la vérité,
Jouant de moi sans foi, brisant mes fragilités.

Pourtant, au creux des nuits, sous les cendres et l'orage,
Brille une étoile claire, douce comme un mirage.
La première lumière, respect et tendresse,
Celle qui m'a appris l'envol, la délicatesse.

La vie nous a séparés, emportant nos chemins,
Mais je sais qu'elle sourit, qu'elle marche loin.
Elle m'a offert ce que j'avais tant cherché,
L'amour vrai, le soutien, la force d'exister.

Je me tiens debout, malgré la blessure,
Résigné mais vivant, porté par l'écriture.
Un espoir silencieux habite mes veines,
Que viendra un jour l'âme qui m'aimera sans chaînes.

Je rêve d'une complice, d'une alliée fidèle,
Une flamme dans ses yeux, un éclat sans pareil.
Pour partager rires, les joies et les larmes,
Un cœur à cœur sincère, loin de tout vacarme.

Je veux offrir mon cœur, tendre sans réserve,
Couvrir de mille gestes celle qui le préserve.
Qu'ensemble, main dans la main, nous reprenions vie,
Dans la douceur d'un monde où l'amour est magie.

Ce rêve est fragile, une plume au vent,
Mais je le porte en moi, confiant et vivant.
Car l'espoir du cœur, même au fil des douleurs,
Garde en son secret l'éclat du bonheur.

L'hypersensible

Dans mon cœur, un océan déchaîné,
Chaque vague est un cri, un secret enfermé.
Je ressens tout, à fleur de peau,
La joie comme le chagrin, le grand comme le faux.

Un souffle de vent devient tempête,
Une parole douce peut être une fléchette.
Je vois dans les regards des mondes entiers,
Et chaque silence me semble un sentier.

Je porte des masques pour cacher mon fardeau,
Car ma sensibilité n'est pas un cadeau.
Elle me submerge, elle me noie parfois,
Dans les méandres d'un trop-plein sans foi.

Un éclat de lumière, je m'émerveille,
Mais l'ombre arrive, et mon cœur chancelle.
Je suis une éponge, un miroir brisé,
À chaque émotion, mon âme est marquée.

On dit que je pense trop, qu'il faut me calmer,
Mais comment faire taire ce feu allumé?
Chaque battement de mon cœur est un monde,
Chaque larme versée, une douleur profonde.

Pourtant, au fond, je sens une force,
Un don fragile, une étrange écorce.
Cette hypersensibilité me fait souffrir,
Mais elle me pousse aussi à grandir.

Je rêve d'un jour où je l'accepterai,
Où elle sera une lumière et non un sablier.
Peut-être qu'alors, je vivrai en paix,
Sans ce poids qui m'étreint et qui me défait.

Mais pour l'instant, je fais ce que je peux,
Avec mes tempêtes, mes orages furieux.
Je suis hypersensible, et c'est ma croix,
Un fardeau lourd, mais c'est aussi moi.

L'Écart des Désirs

Un soir tissé d'ombre et d'un secret frisson,
Elle glissa vers moi, fuyant l'ennui profond.
Son corps brûlait d'un feu que son mari ignorait,
Un désir insoumis qu'avec moi seule elle osait.

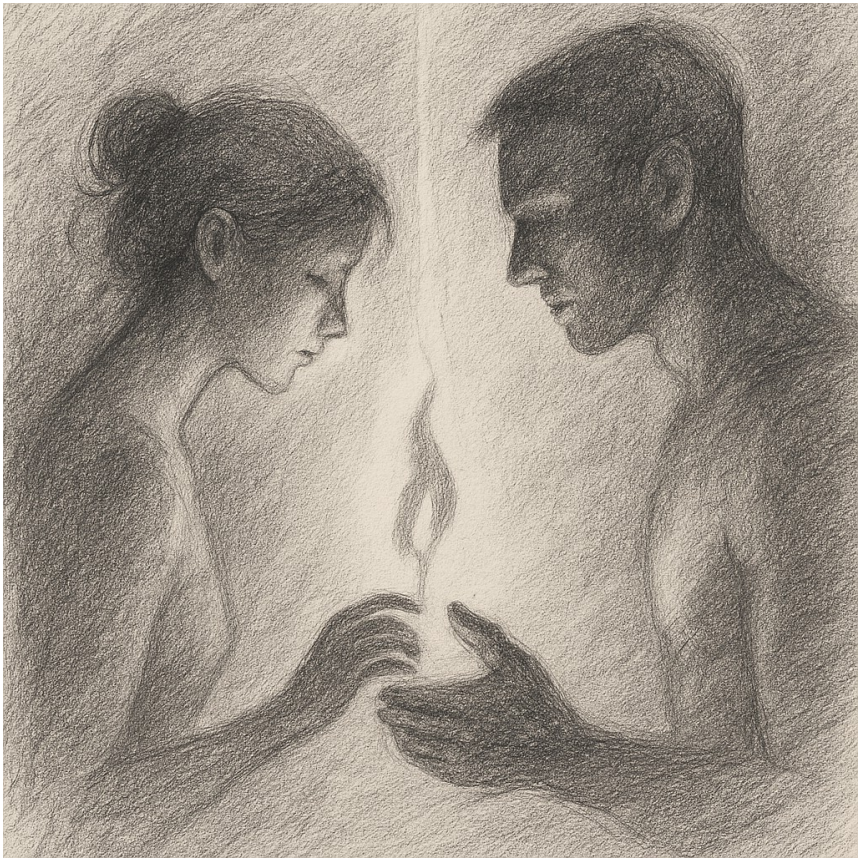
Dans le jeu des peaux, des frôlements suspendus,
Je fus l'écart de plaisir que son homme n'a su.
Ses soupirs me cherchaient, plus forts, plus insistants,
Un cri silencieux, un abandon brûlant.

Elle préférait mes mains à ses bras absents,
Ma voix, douce promesse, à ses mots trop pesants.
Son corps, sous mes doigts, s'ouvrait, se déliait,
Offrant sans retenue ce que l'autre lui refusait.

Entre nous, un secret, un feu clandestin,
Une danse intime où l'amour devient mien.
Elle goûtait l'interdit, fuyant la froideur,
Se perdant dans l'écart de nos profondeurs.

Lui restait dans l'ombre, figé, impuissant,
Tandis que dans mes bras elle retrouvait le vent.
Ce n'était pas trahison, mais quête d'un éclat,
D'un plaisir plus vrai, d'un monde qu'elle n'avait pas.

Et moi, je fus l'écart, l'instant de délivrance,
Celui où la passion brûle en toute confiance.
Elle m'a choisi, dans ce jeu d'ombres et de flammes,
Car je fus son refuge, bien plus qu'un simple homme.



L'éclat d'un amour éphémère

*

J'ai croisé ton regard, doux souffle passager,
Comme un hasard léger, un instant partagé.
Entre un écran discret et des mots délicats,
Naquit l'étrange lien que le destin traça.

Dans l'éclat de tes yeux, une flamme profonde,
Un rire clair et pur, une lueur féconde.
Chaque phrase échangée devenait un trésor,
Un chemin lumineux au milieu de l'effort.

À distance, en secret, se formait l'alchimie,
Chaque message offert rallumait l'harmonie.
Même quand la douleur imposait son fardeau,
Ton élan généreux m'apaisait dans le chaos.

Le temps glissait, cruel, dans son rythme fragile,
Mon cœur cherchait en toi sa clarté, son asile.
Ton souffle m'enseigna le bonheur de sourire,
Et ton être éclatant m'apprit à mieux grandir.

Puis vint la nuit première, au parfum suspendu,
Où nos gestes troublés s'unissaient à l'invu.
Les heures s'égrenaient dans l'étreinte et les rires,
Et l'amour commençait un long chant à bâtir.

De la ville éclatante aux ruelles dorées,
Chaque pas, chaque instant, restait sacré, sacré.
Tu devenais mon ciel, ma lumière profonde,
Mon refuge secret au détour de ce monde.

Mais vint l'incompréhension, la distance, le doute,
Un malentendu sombre entravait notre route.
Et ce lien si fragile, en silence brisé,
Se perdit doucement sans jamais se poser.

Aujourd'hui, je sais bien que ton cœur est ailleurs,
Que ta vie s'épanche en mille vives couleurs.
Je garde en mon esprit ce fragment d'éternel,
Un éclat du passé, doux mais sentimental.

Car tu fus ce joyau suspendu dans ma vie,
Une étoile filante aux reflets infinis.
Et même si le temps a séparé nos pas,
Mon cœur garde l'éclat de ce qui fut, là-bas.

Un Amour en Mensonge

Dans le silence lourd de tes regrets cachés,
J'entends l'écho sourd de mots jamais prononcés.
Tes absences glacées, voilées d'arrogance,
Brisent les heures douces de notre fragile alliance.

Ton regard se détourne, fuyant toute lumière,
Comme si nos instants n'avaient été que poussière,
Comme si nos promesses, en fumée dispersées,
N'avaient jamais existé, comme si tout s'était brisé.

Tu regrettes, dis-tu, d'avoir offert ta tendresse,
Ce frisson d'ivresse, ce moment d'allégresse,
D'avoir fait naître en moi ce mirage nommé « nous »,
Quand dans l'ombre de tes nuits, ton cœur battait pour tous.

Ces heures dérobées, ces nuits d'âme donnée,
Tu les renies, comme une erreur effacée,
Un poids dont tu veux te défaire, un fardeau lâché,
Ignorant la brûlure, les larmes accumulées.

Mais dis-moi donc, à quel jeu as-tu voulu jouer ?
Ces mots doux, ces promesses que tu t'es plu à briser ?
Tu voulais être là, mais c'était faux, je le sais,
Tu cherchais ailleurs des rêves que tu m'as refusés.

Toi, maître du chantage, des retours incertains,
Tu tournais la page, puis tu revenais en vain,
Cherchant dans mes silences un peu de ta lumière,
Comme si mon cœur battait encore à ta manière.

Moi, j'ai pleuré des nuits, prisonnier de ce désert,
Mon âme saignante criait sous ce poids amer,
Mon esprit ne cessait de courir après toi,
Alors que tu n'avais qu'une pensée pour toi.

Tout cela pourquoi ? Pour un temps égaré,
Pour l'élan brisé d'un amour déchiré,
Pour l'énergie perdue, pour la flamme fanée,
Et qu'ai-je reçu ? Une âme épuisée.

Je voulais simplement être là, sincère,
Offrir mon cœur entier, sans masque ni manière,
Mais tout n'était qu'illusion, mensonge et mirage,
Un rêve évanoui, la fin d'un naufrage.

Alors je me tiens debout, au bord de l'oubli,
Reprenant souffle, reconstruisant ma vie,
Je veux croire encore aux instants véritables,
À l'amour sincère, à ce lien indélébile.

Mais toi, dans ton silence, que portes-tu en secret ?
Un poids de remords ou le froid du regret ?
Car même dans l'ombre, un amour en mensonge
Laisse des cicatrices, un feu qui décompose.

Un Cœur en Quête de Vérité

Sous le poids des ans lourds, des souvenirs brûlants,
Je porte en mon sein un feu persistant, ardent,
Un désir insatiable, une soif de lumière,
D'aimer sans masque vain, d'aimer d'une manière

Pure et sincère, où l'âme se livre sans peur,
Sans calcul, sans mensonge, seulement la clarté du cœur.
Pourtant, sur ma route s'étendent mille déceptions,
Vestiges d'un voyage aux vagues illusions.

Des ombres passantes, aux pas toujours hésitants,
Ont glissé en mon monde, silencieuses, flottantes,
Choisies non par amour, mais par nécessité,
Je n'étais qu'un refuge, une halte de vérité.

Des jeux hasardeux, des choix toujours retardés,
M'ont fait le dernier cri dans leurs desseins voilés.
En quête de fuite, de répit ou d'abri,
Ils ont vu en mon silence un doux compromis,
Non pas un feu vif, mais un miroir froid,
Un oubli de leurs peines, un secours sans émoi.

Des paroles enjôleuses, de vaines promesses,
Ont peint de faux serments, des amours en détresse.
À chaque détour, je n'étais qu'un passage,
Un reflet fugace d'un monde en naufrage.

Le poids de ces trahisons, funeste blessure,
M'a laissé le cœur nu, vidé de toute armure.
Je fus leur amusement, un pion sur l'échiquier,
Jamais celui qui fait leur âme chavirer.

Alors, dans le silence de cette lassitude,
Je me demande enfin si l'amour n'est que solitude,
Si je suis condamné à marcher seul, abîmé,
À croire que le bonheur m'est toujours refusé.
Pourtant, dans mon âme vacille une étincelle,
Un espoir fragile, une force rebelle,
Je ne veux plus d'un amour construit de compromis,
Je veux être le premier, l'unique, celui qui choisit.

Qu'on m'aime pour mes rires, pour mes larmes coulées,
Pour mes failles d'homme, pour ma vérité,
Être aimé sans masque, sans détour, sans condition,
Avec toute la force de mon humble passion.

Alors, je marche encore, défiant ma fatigue,
Refusant que l'espoir devienne une digue.
Car peut-être qu'un jour, dans un regard sincère,
Quelqu'un lira en moi la vérité claire,
Tendra la main offerte, brisera le silence,
Et fera renaître en moi cette douce espérance.

À fleur de peau, à cœur ouvert

Au-delà des tabous, elle ouvrit ses rivages,
Un souffle libre coulant sur nos doux partages.
Son cœur aux mille éclats, aux reflets indécis,
Se livrait sans détour, au creux de nos envies.

Parfois une autre main venait effleurer l'âme,
Complice silencieuse au creux de notre flamme.
Elle aimait sans borne, entre deux univers,
Un lien à trois s'écrivait dans le doux mystère.

Nos corps s'entrelacèrent en danse délicate,
Chaque geste une onde, chaque souffle éclatant.
Dans la nuit complice, les plaisirs se dénouent,
Sous les draps s'éveillent des secrets bienfaisants.

La femme et la femme, la femme et l'homme liés,
En un jeu d'extase où tout est partagé.
Sans peur, ni jalousie, juste un tendre respect,
Nos âmes fusionnent, leurs désirs en secret.

Au creux d'une union où tout doucement s'invite,
La douceur d'un voyage aux frontières infinies.
Elle offre son corps, libre, ouvert à la vie,
Et nous guide tous deux vers un plaisir exquis.

Un pacte silencieux de confiance et d'envie,
Où l'honnêteté fleurit sans masque ni compromis.
Dans cette mer de peau, ce temple d'émotions,
Chaque instant devient un souffle de passion.

Au-delà des normes, au-delà des jugements,
S'écrit une histoire de plaisirs et d'embrasements.
Là où l'amour s'étend, libre et sans barrières,
Trois cœurs battent en rythme, unis dans la lumière.

À mon fils, mon éternel amour

Mon enfant, mon étoile, mon doux univers,
Dans ton regard pur, je vois tant de lumière.
Tu portes en ton cœur une peur infinie,
Celle que ma flamme s'éteigne avant ta vie.

Je le sais, mon amour, ce monde est étrange,
Et l'idée de l'absence creuse en toi une fange.
Mais écoute ces mots, gravés tendrement :
Je serai toujours là, au-delà du temps.

Tu veux que jamais mon souffle ne s'éteigne,
Que mes bras t'entourent et chassent les peines,
Que nos rires résonnent à jamais dans l'air,
Que la vie nous garde, inséparables sur terre.

Mais vois-tu, mon ange, la vie a ses lois,
Elle trace un chemin que nul ne revoit.
Comme l'arbre protège son frêle bourgeon,
Un parent espère voir son fils en floraison.

Je veux te savoir libre, grand et serein,
Le cœur empli d'amour, le regard lointain.
Je veux que tu vives sans craindre demain,
Que le vent te porte, léger, souverain.

Si un jour mes pas quittent ce sentier,
Souviens-toi, mon fils, je ne suis jamais loin.
Dans le souffle du vent, dans l'éclat du matin,
Dans chaque étoile qui veille tes veillées.

Aime, ris, rêve, et vis sans effroi,
Car à chaque instant, je marcherai avec toi.
Et même si le temps devait nous séparer,
Rappelle-toi toujours : je ne cesserai d'aimer

Échos secrets au cœur de la cascade

Dans mes pas solitaires, j'ai trouvé un refuge,
Une cascade d'argent où le temps s'allège.
L'eau danse et s'éveille en éclats cristallins,
Sous un ciel diaphane aux éclairs cristallins.

Je flânais, appareil au creux de mes mains,
Cherchant à saisir l'âme des lieux lointains.
Un couple s'est approché, sourire complice,
Me confiant leur image, un instant propice.

Puis, sur le sentier, une scène m'a saisi,
Elle, nue contre l'arbre, dans un souffle soumis,
Lui, au rythme secret, les gestes assurés,
Un feu discret consumait leurs âmes liées.

Leurs regards ont croisé les miens, sans détour,
Offrant au vent sauvage leur amour sans retour.
Un frisson m'a traversé, étonné, surpris,
Je me suis éloigné, gardant l'inédit.

Pensant aux passants, aux enfants innocents,
À cette audace au cœur du firmament,
La nature comme toile d'un désir secret,
Où l'homme et la femme oublient leur secret.

Ainsi la vie s'écrit, entre ombre et clarté,
Sur le chant de la cascade, un souffle libertin,
Un instant suspendu, hors des lois tracées,
Où s'entrelacent les corps, purs et mutins.

Entre Ombres et Frissons

Dans le silence lourd, nos corps se cherchent, lents,
Chaque souffle me brûle d'un feu incandescent.
Tes doigts effleurent ma peau, caresse incertaine,
Comme la pluie fine sur une terre ancienne.

Je sens ton souffle près de moi, chaud et retenu,
Nos peaux qui se répondent, un murmure confus.
Tes lèvres effleurent mon cou, promesse muette,
Je frissonne, je ploie, fragile et honnête.

Les murmures s'enroulent autour de nos âmes nues,
Ton souffle chaud délie mes chaînes disparues.
Un frisson parcourt mon dos, un tremblement discret,
Le désir s'impose, fragile et secret.

Nos corps s'apprivoisent, explorent leurs contours,
Dans ce jeu délicat, où se mêlent velours et jour.
Ton regard m'atteint, lit mes silences enfouis,
Mes doutes, mes failles, mes replis endormis.

Chaque contact ravive une blessure profonde,
Mais aussi un espoir dans cette nuit qui gronde.
Entre plaisir et peur, entre ombre et lumière,
Nos âmes s'accrochent, cherchent à se plaire.

Je me perds dans ta peau, dans cette douce brûlure,
Dans chaque caresse qui efface mes blessures.
Mais au-delà du corps, au-delà du désir,
Je tends la main au vide, prêt à fuir.

Car aimer, c'est marcher sur un fil invisible,
Entre l'extase vive et le silence indicible.
Nos corps s'embrasent, mais l'âme vacille encore,
Dans ce ballet d'ombres où s'efface le décor.

Émilie – Éclat d'un Désir Sublime

Émilie, corps d'orage aux éclats de velours,
Incendie lentement les silences du jour.
Son pas caresse l'air comme un soupir de soie,
Et trouble l'horizon d'un regard qui déploie.

Ses courbes ont l'éclat d'un marbre incandescent,
Où le désir s'égare en frissons caressants.
Sous ses lèvres vermeilles, promesses insoumises,
S'éveille un monde entier de fièvres indécises.

Elle glisse, féline, entre ombre et volupté,
Sa peau semble vibrer d'un souffle enchanté.
Chaque geste est un chant, chaque rire un poison,
Elle m'enlace en rêve, sans jamais de raison.

Son baiser, lent éclair sur la peau qui frissonne,
Renverse mes repères, me défait, m'emprisonne.
Ses seins contre mes paumes, secrets aux douces pentes,
Font naître en moi l'écho de passions éclatantes.

Chez elle, l'air respire un parfum d'interdit,
Où l'âme s'abandonne, ivre, sans alibi.
Les draps gardent encore nos fièvres effacées,
Vestiges d'un instant que rien ne remplaçait.

Elle est libre, sauvage, indomptable et farouche,
Son corps ne s'offre pas : il emporte, il embrouche.
Et moi, simple passant dans l'éclair de sa nuit,
J'ai cru tenir le feu, j'ai caressé l'oubli.

Je n'étais qu'une halte au bord de ses abîmes,
Un souffle dans sa chair, un murmure anonyme.
Mais parfois, dans le creux des songes éveillés,
Son image revient, douce, à demi-voilée.

Émilie, fleur de cendres et d'éclairs confondus,
Trace en moi le frisson de plaisirs défendus.
Elle fut ce vertige, éphémère et profond,
Un instant d'absolu, puis le silence, au fond.

Être moi, simplement, au cœur de la tempête,

Dans ce tumulte sourd où l'âme trop s'arrête,
On me dit bienveillant, au regard qui devine,
L'empathie profonde où mon être chemine.
Je porte ces mots doux comme un fragile flambeau,
Force fragile, parfois meurtrie par les maux.

Le peu que j'ai offert, ce trésor partagé,
Comme un frère sincère, un lien jamais brisé.
Un homme sans artifice, au calme lumineux,
Qui voit derrière l'ombre ce que je cache en mieux.

Il sait que je vacille, que parfois je faiblis,
Mais que, lentement, mon esprit s'affermit.
J'apprends à tracer des limites invisibles,
À défendre mon âme, aux frontières sensibles.

Poser un non puissant, dire oui à mes rêves,
Dans un monde brutal où tant d'illusions crèvent.
Car mes mots sont des armes, messagers de l'espoir,
Ils brisent les chaînes, éclairent le noir.

Je refuse la fuite, la peur ou la colère,
Je veux être entier, vivant, libre et sincère.
Ce chemin est un feu, parfois rude et ardent,
Mais c'est là que je forge un avenir plus grand.

Loin des faux semblants, des chaînes imposées,
Je choisis ma voie, mon âme déliée.
Il y a en moi un gouffre de tendresse enfouie,
Un manque de douceur, d'amour, de vie.

Mais le moteur puissant qui fait battre mon sang,
C'est ce refus constant de perdre mon temps.
Je suis celui qui avance, lentement mais sûr,
Apprenant à s'aimer, à briser l'obscur.

Être moi, simplement, voilà mon combat,
Dans ce monde immense, être enfin là.

Je ne demande pas la lune

Sous l'éclat des serments, j'ai tendu mon espoir,
Aux flammes du désir qu'on peignait dans le soir.
On parlait de plaisirs, d'ivresses éternelles,
D'un lit sans fin ouvert, d'étreintes sensuelles.

« Jamais tu ne t'ennuieras », soufflait une voix douce,
Promesse de vertige où la chair se retrousse.
Mais derrière chaque mot, je n'ai trouvé que cendre,
Un mirage enfiévré qu'aucune main n'apprend à tendre.

J'étais prêt à brûler, à me perdre sans frein,
À porter dans mon souffle un festin incertain.
J'aurais donné mon corps, mon sang, ma dernière flamme,
Pour n'être qu'un instant l'élu dans cette femme.

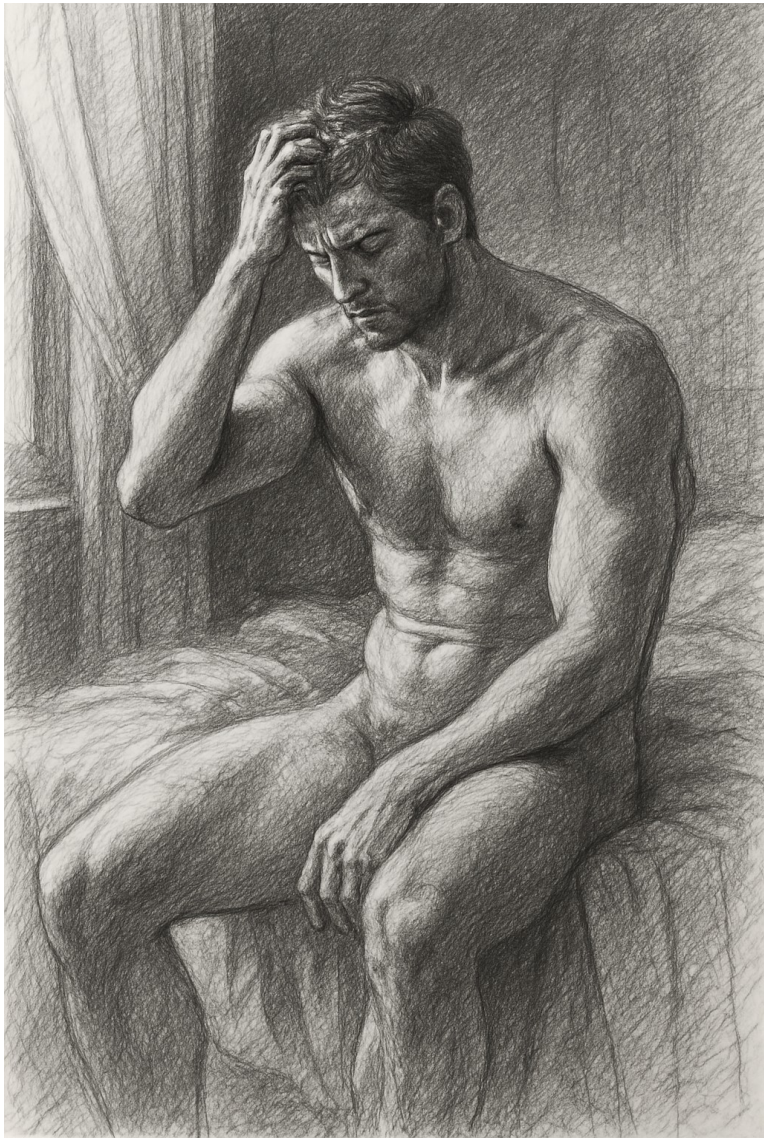
Mais ce fut un théâtre aux rideaux mensongers,
Un banquet sans festin, des désirs étrangers.
Et dans l'ombre fuyante où s'efface le bal,
Reste un nom qui me hante — un écho : *Chantal*.

Puis vint une autre voix, berçant mes nuits d'aveux,
Des « je t'aime » sucrés, des lendemains heureux.
Elle me peignait des cieux, un foyer, une famille,
Un avenir radieux, une douce idylle.

Mais ces mots parfumés n'étaient qu'un faux trésor,
Une étreinte affamée, la conquête d'un corps.
Et quand l'amour réel dressa son vrai visage,
Elle brisa les serments, fuyant comme un orage.

Tout fut mis sur mon dos, mes failles, mes blessures,
Comme si j'étais coupable de vouloir l'aventure.
Je n'étais qu'un refuge, un souffle provisoire,
Un feu qu'on allume, puis qu'on laisse à la nuit noire.

Ainsi vont mes saisons : désirs, illusions vaines,
Les promesses enfiévrées qui n'enfantent que peines.
Et moi, pauvre veilleur aux larmes de cristal,
Je tends encore mes mains vers l'amour idéal.



Entre Rêves et Réalité

Les heures s'étaient perdues, comme le souffle suspendu,
Entre tes lèvres et les miennes, la chair qui se confond,
Dans le bain, le parfum de l'instant s'étend,
La première, la dernière fois où tout semblait évident.

La chaise de cuisine, le corps enlacé,
Nos peaux s'effleurent, chaque geste partagé,
Entre rêve et réalité, je m'y perds,
Pensant qu'à toi, à ton désir, à ta lumière.

Les matins s'éveillent, doux comme la soie,
Nos corps se cherchent, se désirent, puis se noient,
Dans les rires, les mots tendres échangés,
Je me sens libre, d'être toi, d'être moi, sans masque, ni barrière à franchir.

Mais parfois, dans le murmure des nuits trop brèves,
L'incompréhension s'invite, là où l'amour s'élève,
Tu m'accuses d'un plaisir solitaire,
Et je suis perdu, dans ce malentendu austère.

Je parle sans savoir, au fond de mon sommeil,
Et toi, tu t'éveilles dans la colère, sans pareille,
Le souffle court, pensant que je m'éloigne de toi,
Que je ne touche plus, que je me cache en moi.

Mais tout cela n'est que le reflet d'une peur,
Que le désir s'efface et laisse place à l'erreur,
C'était un malentendu, une ombre au tableau,
Mais au fond, je savais que l'amour était notre vœu.

La Douceur à Nu

Sous une lueur pâle, au parfum de secret,

Elle repose, nue, sans trouble ni regret.
La chambre est un écho, discret, presque ancien,
Où flotte un souffle doux, un silence humain.

Ses bras, dans le repos, dessinent un abri,
Ses doigts frôlent l'instant d'un geste qui s'enfuit.
Chaque soupir s'inscrit dans l'air, en fil tendu,
Comme un souffle suspend un éclat mis à nu.

Son regard, vaste et clair, traverse les décors,
Telle une mer profonde aux scintillements d'or.
Il capte, sans détour, l'âme du spectateur,
Et livre sans défense un peu de sa lueur.

Sa peau, douce archive aux reflets de velours,
Recèle mille vies, des secrets, des détours.
Chaque ligne y murmure un passé de lumière,
Un poème gravé sur l'ombre et la matière.

Ses pieds levés, légers, défiant la pesanteur,
S'élèvent en silence vers un monde en douceur.
Ils portent l'innocence et l'élan du désir,
Entre l'instant figé et l'appel à s'ouvrir.

La couverture sombre encadre sa clarté,
Écrin feutré d'un corps offert sans vanité.
Elle est là, souveraine, au seuil de l'absolu,
Un hymne à l'être pur, à la douceur à nu

La rencontre inattendue

Dans un monde aux mille visages, là où les regards se croisent,
Je les ai rencontrés, ce couple aux racines partagées,
Lui, d'une peau brune, elle, un éclat métissé,
Tous deux venus des îles, d'une beauté envoûtée.

Elle, d'une grâce rare, un charme qui défie le temps,
Souriante et joyeuse, toute en éclats de vent,
Et lui, au regard tranquille, tout en calme et douceur,
M'avait demandé d'écouter son cœur, sans heurt.

La conversation s'installa, légère, sans pression,
Les rires s'épanouissaient, tissés de complicité,
Puis vint ce moment, hors du temps, hors des conventions,
Où nos corps s'unirent dans une danse en vérité.

Elle, avec un souffle, laissait la passion parler,
Avec lui, les gestes semblaient moins intenses, distillés,
Mais en moi, elle trouvait cette flamme égarée,
Un plaisir vrai, pur, qu'avec lui n'avait jamais touché.

Dans la chaleur de l'instant, une complicité s'est tissée,
Entre rires et soupirs, des instants partagés,
Chaque rencontre apportait son lot de découvertes,
De désirs sincères, sans jamais de retenue, ni porte close.

Elle, douce et charmante, un plaisir à recevoir,
Son rire résonnait comme un souffle dans le soir,
Lui, attentif, nous observait dans une danse secrète,
Là, dans la chaleur, nos âmes en fête.

Une découverte nouvelle, un mélange d'émotions,
De plaisir et d'échanges, dans une lente fusion,
Nous nous sommes retrouvés dans ce monde à trois,
Un moment intense, où tout semblait faire foi.

Plusieurs fois, nos chemins se sont recroisés,
Le même désir d'explorer, d'oser, de goûter,
Dans l'intimité d'un trio, étrange et familier,
Où chacun apportait son souffle, son désir partagé.

Elle Sera Aimée

Sous les cieux de mélancolie, une voix s'élève,
Elle parle d'un amour que le cœur soulève.
Une femme, un regard perdu, une âme en détresse,
Dans l'ombre d'un monde où tout semble en l'absence.

Il la voit, fragile, à la dérive, isolée,
Ses rêves brisés, dans le silence, délaissés.
Il l'aime en secret, sans pouvoir guérir ses plaies,
Elle sera aimée, même si l'amour s'échappe à jamais.

Il l'observe, dans la pluie, sous l'ombre du doute,
Chaque jour, il attend qu'elle fasse le premier pas,
Mais le vide dans ses yeux reste son plus grand combat,
Elle cherche l'espoir, mais le cœur s'égare, sans route.

Les accords doux, comme des caresses, l'entourent,
Sa voix chante l'amour, mais l'espoir se dissout.
Dans un monde où tout semble se briser,
Il lui promet : elle sera aimée, mais peut-être pas par lui.

Un autre visage apparaît,
Celle qui porte la souffrance d'un amour inachevé,
La mère, silhouette noyée dans la tristesse,
Un cœur meurtri, cherchant un peu de tendresse.

Le regard du chanteur, lourd de désirs non dits,
Croise celui de cette mère, engloutie dans son oubli.
Un trio invisible se tisse dans la douleur,
Il veut combler ce vide, apaiser ce malheur.

Mais chaque regard, chaque geste fait de silence,
Est un cri muet face à la lourde résistance.
Elle, la mère, son cœur noyé dans l'absence,
Lui cherche à offrir l'amour en récompense.

Cela m'a touché, m'a fait réfléchir,
Sur les amours non rendus, les vides à remplir.
Un amour perdu, un désir d'affection,
Tout ce que l'on cherche, sans réelle direction.

Elle sera aimée, et ce désir profond,
De réparer l'irréparable, d'être ce pont.
Ceci me touche au plus intime,
M'invite à aimer, malgré l'invisible abîme.

L'ombre douce d'un désir éclairé

Je n'aurais pu prévoir, le soir de sa venue,
Qu'elle, de désir, viendrait peindre ma vue.
Sulfureuse, distante, au regard incendiaire,
Elle marchait le monde avec l'air d'une reine fière.

Son corps semblait sculpté dans l'éclat du péché,
Ses lèvres repulpées, son port tant recherché,
Ses seins, fiers monuments d'un art un peu trop lisse,
Portaient la perfection d'une étrange prémisse.

Ce fut d'abord un choc, un vertige de chair,
Une beauté de glace, hypnotique éclair.
Je suis d'un goût plus tendre, attiré par le vrai,
Mais là, sous tant d'apparat, je me suis égaré.

Ses seins, fermes et pleins, portaient une autre histoire,
Leur toucher m'étonnait, mêlant trouble et espoir.
Leur forme irréprochable éveillait mon regard,
Mais leur dureté froide en brisait le départ.

Pourtant, chaque moment passé dans son palais,
Où tout brillait d'acier, de noir et de reflets,
Offrait à notre corps une ivresse éclatante,
Une tension brute, animale et brûlante.

Elle, au caractère dur, franche et sans détour,
Aimait sans attache, sans masque, sans détour.
Jamais elle n'a fui, ni craint de dire non ;
Sa parole tranchait comme coupe un glaçon.

Elle aimait se montrer, se filmer sans pudeur,
Offrir au monde entier les danses de son cœur.
Ce plaisir d'être vue, d'exister dans l'image,
Éveillait en moi l'ombre d'un futur partage.

Elle vivait l'amour sans chaînes, sans verrou,
Là où seul le désir dessine un rendez-vous.
Un monde qui libère, sans l'avoir approché,
Comme un rêve en suspens qu'on ose effleurer.

Notre lien fut bref, une flamme sans destin,
Mais son feu m'a laissé ce trouble au creux des reins.
Émilie fut l'écho d'un monde sans frontières,
Une porte entrouverte sur d'autres lumières.

Les cicatrices du premier amour

J'attendais un éclat, un serment de tendresse,
Un murmure fidèle au creux de ma jeunesse.
Dans tes mots incertains je voyais l'avenir,
Et ton souffle léger me poussait à grandir.

Chaque bus, chaque pas, chaque heure à patienter,
Je les donnais pour toi, sans jamais hésiter.
Ton absence pesait, mais je croyais aux songes,
Je cherchais dans ton cœur l'éclat qui se prolonge.

Quand enfin ton étreinte a brisé mon attente,
Je crus toucher le ciel d'une ivresse brûlante.
Ton corps s'ouvrait au mien comme un champ interdit,
Et je m'y suis perdu, croyant cueillir la vie.

Mais tes yeux, détournés, ne cherchaient pas mon âme,
Ils brûlaient seulement d'un désir sans flamme.
Ton plaisir éphémère était ton seul projet,
Et mes rêves d'amour s'effondraient sous tes traits.

Tu voulais la chaleur, le vertige, la fièvre,
Un instant de pouvoir, une morsure, un glaive.
Et moi, naïf, épris, je voyais l'infini,
Là où tu ne voyais qu'un corps assouvi.

Ce fut pour toi un jeu, une simple aventure,
Un instant à saisir, une brève luxure.
Mais pour moi c'était l'art d'un lien éternel,
Une offrande sacrée, un pacte originel.

Alors vinrent les silences, les faux rendez-vous,
Les regards fuyants, les promesses à genoux.
Et mes mains se tendaient, mais tu fuyais encore,
Ne gardant de mes dons que l'éclat de mon corps.

J’appris dans la douleur la vérité cruelle :
Que l’on peut se donner, pur, d’une ardeur fidèle,
Et trouver en retour le froid de l’indifférence,
L’ombre d’un désir sec, la morsure, l’absence.

Pour toi je fus un corps, une étape, un moment,
Un passage anodin, un souffle, un apaisement.
Mais pour moi, j’étais prêt à bâtir dans la flamme,
Un empire d’amour, un miroir de nos âmes.

De cette trahison je garde la cicatrice,
Le sel des illusions, l’éveil et le supplice.
Mais j’ai su, pas à pas, relever mon regard,
Et j’ai su qu’un vrai feu se nourrit du hasard.

Qu’un amour véritable ne se cherche en vain,
Il naît de deux élans qui cheminent au loin.
Il ne vit pas de chair seule, ni d’un seul désir,
Mais d’un souffle profond qui fait grandir.

Souvenir ardent d'une autre première fois

Dans l'enceinte d'un hôpital, au blanc froid et sévère,
Je suis allé retrouver une étrange lumière.
Sa poitrine généreuse, temple de volupté,
Gravait en mon esprit un désir insensé.

Le silence entre nous parlait de promesses,
D'un feu encore latent, d'une étrange caresse.
Les gestes se mêlaient, rires et soupirs fous,
Dans ce théâtre secret où nous étions debout.

Elle savait, elle voulait ouvrir des frontières,
M'enseigner l'inconnu, braver les barrières.
La sodomie, ce jeu au doux goût d'interdit,
S'offrit à ma curiosité, tendre et hardie.

Entre tiraillements, levrettes en furie,
Fessées et baisers sauvages, danse infinie,
Nos corps s'unissaient, âmes et chairs sans retenue,
Dans ce moment suspendu, vérité crue.

Ni promesses, ni lendemain, juste intensité,
La différence d'âge, nos vies éloignées,
Mais un instant précieux, un trésor volé,
Une parenthèse ardente qu'on ne peut oublier.

C'était simple, c'était vrai, cette passion offerte,
Un goût de liberté, une sensualité ouverte.
Parfois, il suffit d'un souffle, d'un frisson sincère,
Pour que la mémoire devienne lumière.

Sous la lueur voilée d'une nuit incandescente

*

Sous la lueur voilée d'une nuit incandescente,
Je glisse au fil du net, quête ardente et brûlante.
Deux âmes en mystère tissent un pacte secret,
Invitation aux flammes d'un jeu que l'on fait muet.

Dans l'ombre d'une maison, sans nom, sans repère,
S'élèvent des murmures, lourds de promesses fières.
Le bois craque doucement sous des pas légers,
Un souffle de désir où tout peut se révéler.

Elles surgissent, déesses aux gestes langoureux,
Parées d'éclats d'ombre, de regards tumultueux.
Leurs peaux sont des braises, leurs corps des labyrinthes,
Chaque courbe s'entrelace en caresses furtives.

Autour d'elles, les ombres dansent en cortège lent,
Un cercle de chaleur, un souffle incandescent.
Les soupirs s'enchaînent, échos d'extases rares,
Dans la nuit suspendue, le temps se fait bizarre.

Les lèvres se cherchent, les doigts dessinent l'ivresse,
Une alchimie d'âmes, une douce promesse.
Pas de chaînes, pas de mots, juste l'ardeur des corps,
Qui s'abandonnent au feu des plaisirs multiformes.

Le temps se dissout dans un murmure brûlant,
Nul lendemain à craindre, nul remord, nul tourment.
Juste cette nuit offerte aux joies désinhibées,
Où l'oubli devient roi, où tout peut s'aimer, rêver.

Un instant gravé, secret et ineffable,
Où les sens se mêlent en un ballet palpable.
Un souvenir flamboyant, au goût de promesse,
Un éclat de désir, éternelle caresse.

Sous le regard complice d'une amie distraite

Un soir où le désir s'envolait sans chaînes,
Elle m'invita, douce et libre, sans gêne.
Son corps se dénuda, au fil d'un jeu muet,
Ombres et caresses au creux d'un secret.

Dans le salon feutré, deux femmes complices,
L'une reine de la nuit, l'autre douce malice.
Sous le regard indifférent de l'amie assise,
Un ballet silencieux, un plaisir en crise.

Je la frôlais, je cherchais chaque frisson,
Au creux de ses mystères, au creux de ses passions.
Ses soupirs, légers vents sur l'onde frémissante,
M'enchaînaient, me guidaient, m'envoûtaient, me hantaient.

Et là, entre ses jambes, le feu se déchaînait,
Langue et doigts explorant l'onde qui chantait.
L'amie, spectatrice, sans un mot, sans un geste,
Laissait glisser la scène aux charmes célestes.

— Il s'en sort bien ? lança-t-elle, sans détour,
Sa voix, une caresse, un murmure d'amour.
Elle rit, elle approuve, sous un souffle léger,
Confirmant la danse que je faisais danser.

Cette nuit singulière, étrange et inattendue,
M'a pris dans ses filets, m'a fait renaître nu.
Sous le regard complice d'une amie distraite,
J'ai goûté un instant où la vie s'arrête.

À Celle Que J'ai Aimée Malgré Tout

À toi, l'ombre douce d'un amour maudit,
Le poison sucré d'un rêve détruit.
Je t'ai aimée, malgré le chaos,
Malgré les silences, les larmes, les mots.

À toi, qui portais une tristesse enchaînée,
Un passé lourd que tu disais abandonner.
Tu m'as conquis par ta fragilité,
Par ce masque d'espoir et de sincérité.

Mais derrière ton sourire, un gouffre béant,
Un théâtre d'ombres, de gestes déroutants.
Tu disais vouloir te reconstruire,
Et moi, idiot, je voulais t'y conduire.

J'étais le pilier, le refuge offert,
Une âme qui attendait, fidèle et sincère.
Mais ton "nous" n'était qu'un mirage,
Une chimère noyée dans un vague naufrage.

Tes silences hurlaient des vérités amères,
Tes excuses déchiraient mon cœur déjà en guerre.
Et ce baiser volé, cet afterwork funeste,
Comme une lame dans mon dos, cruelle et manifeste.

Puis vint le chantage, l'arme des désespérés,
Ces menaces qui réveillaient mes plaies oubliées.
Tu savais, oh oui, tu savais tout de moi,
Mes démons, mes blessures, et ma foi.

Et pourtant, tu jouais, froide et insensible,
Avec mes failles, mes peurs indicibles.
Moi, aveuglé, je voulais y croire,
Mais tes mensonges ont consumé mon espoir.

Je n'étais qu'un outil, une roue de secours,
Un compagnon d'ombre, pas un amour.
Tu me disais ami, mais c'était un rôle,
Un mot vide, une façade qui me désole.

Je t'ai tout donné, mon âme, ma vie,
J'aurais même sculpté un futur à l'infini.
Mais toi, tu préférais l'éphémère,
Les jeux d'ombres, les amants de passage amers.

Aujourd'hui, je m'efface, je laisse ces mots,
Comme un cri d'adieu, un dernier écho.
À celle que j'ai aimée, malgré les poisons,
À celle qui m'a appris l'illusion.

Et peut-être qu'un jour, dans un lointain demain,
Je me retrouverai, sans toi, enfin.
Car l'amour, sans vérité, n'est qu'un fardeau,
Un feu qui consume, laissant un cœur en lambeaux.

À Celle Qui...

À celle à qui j'ai dit : dis-moi la vérité,
Même dure, qu'elle tranche, qu'elle blesse ma fierté.
Mieux vaut l'éclat cruel que le venin du mensonge,
Car la colère s'efface, mais le doute nous ronge.

À celle qui m'a séduit par un simple récit,
Ses peines, ses espoirs, ce couple à l'agonie.
À celle qui, malgré des liens, m'offrait sa tendresse,
Qui jouait à l'amour en un double jeu de promesses.

À celle qui, seule à mes côtés, voulait se reconstruire,
Je lui disais : je serai là, pour t'aider à fleurir.
Même pour ton enfant, je serais prêt à tout,
À t'élever, toi et lui, sans jamais faire de détour.

Mais toi, dans le silence, tu bâtissais des barrières,
Promesses éparpillées, soufflant le vent de mes colères.
Sur des sites, dans des bras, tu cherchais d'autres flammes,
Tandis que je t'attendais, les mains vides, l'âme en drame.

Et puis, ce chantage cruel, un poison dans ton cri,
Tu m'as lancé ta douleur, comme un couperet, un défi.
Sans voir que mes propres ombres dansaient dans la pénombre,
Que ma vie vacillait, prisonnière de souvenirs sombres.

À celle qui m'a offert un pansement d'illusion,
Puis retiré la promesse, brisant l'espoir en prison.
Pourquoi tendre la main, pourquoi jouer cette scène,
Quand tu savais d'avance que mon cœur saignerait de peine ?

Je t'ai suivi, je t'ai cru, dans chaque détour de ton mensonge,
Mais la vérité, si amère, aujourd'hui me plonge
Dans l'éclat glacé d'un monde qui s'effondre,
Je réalise : tu n'as fait que m'enferrer dans ton ombre.

À celle qui regrettait, mais sans jamais rien voir,
Qui pesait mes failles pour protéger son miroir,
Je dis adieu, enfin, à cet amour enchaîné,
Je reprends mes forces, à jamais libéré.

Car moi, même brisé, je choisis de me relever,
Je laisse derrière toi ce fardeau de regret.
À celle que j'aimais, qui m'a appris la douleur,
Merci, car de tes chaînes, je forge ma ferveur.

À Celle qui fut

Douce en apparence, voile aux tendres secrets,
Ton cœur dissimulait bien plus que des regrets.
Rencontre inattendue, dans l'ombre d'un hasard,
Ombre virtuelle, étrange et bizarre.

Au départ l'amitié semblait claire et naturelle,
Nos rires et nos pas dansaient, sans querelles.
Mais bientôt le rôle que tu me tendais,
Fut celui d'un remplaçant, que tu choisissais.

Toujours moi, porteur des fardeaux de tes songes,
Chauffeur des illusions où mon propre souffle plonge.
Dans l'étreinte sonore d'un lieu qui nous lie,
Je dansais pour plaire, oubliant mon envie.

Les verres que tu réclamas, sans une gêne,
S'enchaînaient sans retour, comme un long poème.
Chaque nuit tournait autour de ta lumière,
Mais où donc se cachait ma propre rivière ?

Souvent je prêtais mon ombre, mon véhicule,
Pour que tu puisses goûter à la vie en spectacle.
Moi, dans le silence, noyé sous le voile,
Perdu dans le labyrinthe de ton étoile.

Ton avis, ton empire, tes certitudes fortes,
Écrasaient mes rêves et mes fragiles portes.
Ton monde matériel, parfois trop lourd à porter,
Me jugeait sans savoir, me poussait à plier.

Je t'offris mon temps, ma confiance entière,
Mais bientôt ton cœur s'en fit plus amère.
Tes désirs sans échos, tes jugements sans fin,
Me forcèrent à tourner le dos au chemin.

Un jour, dans ton regard, je lus la vérité :
Je n'étais qu'un objet, qu'un rôle prêté.
Taxi, bouche-trou, et simple complice las,
Tu ne voyais en moi qu'un reflet sans éclat.

Puis vint le jour où je choisis de partir,
De ne plus m'oublier, de ne plus te séduire.
Ma patience épuisée, mon âme affranchie,
Je pris la route claire vers ma propre vie.

À toi qui m'as pris souvent pour un acquis,
Je laisse derrière moi ce lourd parapet.
Tu m'as appris, enfin, à mieux me respecter,
À ne plus me laisser, à ne plus me briser.

Que la vie t'offre enfin ce que tu réclames,
Mais moi, c'est un autre chemin que j'enflamme.

À celle qui vivra toujours

Elle portait dans ses yeux un éclat lumineux,
Un souffle d'humanité, un regard généreux.
Son cœur était un port ouvert à la tendresse,
Où chacun trouvait paix, douceur et allégresse.

Dans le tumulte dur, elle tenait debout,
Silencieuse guerrière au courage sans doute.
La douleur la frôlait, mais jamais ne la plia,
Elle restait un phare au milieu des éclats.
Elle ne voulait pas de grandes scènes, de bruit,
Juste l'amour discret, simple et sans ennui.

Autour d'elle, les siens, dans un cercle d'ombre,
Partageaient le silence que le cœur encombre.
Je me souviens des gestes, des instants suspendus,
Des mots non dits parfois, des adieux attendus.

Le poids du dernier jour, la gorge serrée, lourde,
Mais dans ce triste voile, une lumière sourde.
Elle vit dans mes pas, dans le souffle du vent,
Dans chaque rire doux, dans l'éclat d'un moment.

Elle est cette force, cette flamme secrète,
Un lien invisible qui jamais ne s'arrête.
Quand parfois le silence me semble trop grand,
Je parle à son absence, je cherche son chant.

Elle est là, dans l'ombre, plus proche qu'avant,
Présente dans mes nuits, dans chaque printemps.
Elle fut vraie, entière, un roc, une lumière,
Un refuge d'amour, un havre sur terre.

Et si son corps s'en est allé, loin du chemin,
Son âme guide encore mes pas chaque matin.

Au-delà des tabous

Sous l'arche des secrets s'élevait un autel,
Un feu doux consumait l'espace sensuel.
Trois souffles rassemblés formaient une prière,
Où la chair devenait un écho de lumière.

Un cercle se dressait, sanctuaire des peaux,
Trois corps en harmonie, trois flammes, un flambeau.
Leurs gestes accordés, en danse souveraine,
Tissaient un chant sacré, un mystère qui entraîne.

Le désir se faisait encens et sacrement,
Chaque baiser brûlait comme un vin enivrant.
Les mains, telles des cierges, allumaient l'infini,
Guidant l'ombre au vertige où l'âme se bénit.

Nulle faute ici-bas, nul interdit ancien,
Mais la grâce d'un souffle embrassant le destin.
Dans ce temple charnel, nos esprits s'éveillaient,
À l'unisson des sens, la peur s'effaçait.

Trois voix s'entrelaçaient en une psalmodie,
Chant d'extase et d'orage aux reflets d'harmonie.
Et l'on goûtait l'éclat d'un paradis charnel,
Où le profane et l'ange offraient l'éternel.

Au-delà des tabous s'ouvre un ciel incandescent,
Un mystique vertige où l'amour est présent.
Et dans l'éclat sacré d'une étreinte infinie,
Se révélait l'essence ultime de la vie.

Le berceau des songes

J'ai rêvé tant de fois d'un berceau près du lit,
D'un souffle accordé au mien, d'un sourire poli.
Un éclat juvénile au détour d'un matin,
Un rire qui s'élève et caresse le destin.

Je voyais se tisser sous la voûte des jours
Un cercle fraternel, un partage, un recours.
Un frère pour l'aîné, tendre épaule et miroir,
Complice des secrets, confident des espoirs.

Dans l'amour d'un foyer où la tendresse abonde,
Je bâtissais un havre en offrande au grand monde.
Mais seule je contemple au soir de mes désirs
Les ombres d'un projet que je peine à saisir.

Les années, goutte à goutte, usent l'ardent rivage,
Chaque saison qui passe emporte un peu de gage.
L'espérance se brise en poussière au matin,
Et l'enfant s'éloigne au-delà du chemin.

Pourtant dans mon silence une flamme persiste,
Un éclat étouffé, mais tenace et réaliste.
Elle luit dans la nuit comme un discret flambeau,
Me rappelant qu'un jour tout espoir est cadeau.

Peut-être qu'un miracle ouvrira la fenêtre,
Qu'un souffle imprévu viendra enfin renaître.
Et qu'au détour du temps, au seuil de mes demains,
Je sentirai s'ancrer une vie dans mes mains.

Alors je garderai, malgré l'ombre et l'attente,
La prière muette au cœur de mon amante.
Car même si le berceau demeure en mes songes,
L'amour, seul héritage, aux ténèbres se venge.

Ma promesse, notre trace

Je suis né d'un combat, le souffle fragile,
À la frontière d'un monde, entre espoir et exil.
Sans les soins d'alors, je serais parti trop tôt,
Plongé dans l'eau-delà, un murmure sous les flots.

Mais au milieu de mes ombres, tu es apparue,
Dans ces jeunes années où tout semblait perdu.
À quinze, seize ans, nous rêvions d'un avenir,
Et je te voyais rire, me redonner le désir.

Toi, avec ta famille, et ton amour immense,
Moi, persuadé que je finirais sans chance.
Et pourtant, c'est toi qui croyais en moi,
Quand je doutais de tout, même de ma voie.

Un jour, dans un éclat de jeunesse et de folie,
Je t'ai promis, à quarante ans, de refaire nos vies.
« Si nous sommes seuls, je serai là pour toi, »
Un serment enfantin, gravé au fond de moi.

Puis la vie nous a pris dans son tourbillon,
Mais nos chemins se sont croisés, sans abandon.
Mon rêve s'est réalisé, un temps partagé,
Des souvenirs en éclats, des rires enchantés.

Je revois ta tendresse, nos instants suspendus,
Des moments si doux que je ne les oublierai plus.
Même si la fin était écrite, même si elle devait venir,
J'aurais voulu plus de temps, plus d'avenir.

Car malgré la séparation, je garde ce respect,
Un lien réciproque, jamais défectueux ni défait.
Tu es une part de moi, une lumière passée,
Un amour sincère, qui ne peut s'effacer.

Aujourd'hui, si à quarante ans nos cœurs sont perdus,
Si la solitude persiste, que tout semble vaincu,
Je serai là, fidèle à ce serment naïf,
Prêt à raviver ce lien, pour qu'il reste vif.

Car toi, tu m'as appris à aimer sans regret,
À rêver d'un avenir même lorsque tout s'effaçait.
Et si nos chemins ne se croisent plus comme avant,
Sache que tu vis encore dans mon serment.

À fleur de peau, à cœur ouvert

Au-delà des tabous, elle ouvrit ses rivages,
Un souffle libre coulant sur nos doux partages.
Son cœur aux mille éclats, aux reflets indécis,
Se livrait sans détour, au creux de nos envies.

Parfois une autre main venait effleurer l'âme,
Complice silencieuse au creux de notre flamme.
Elle aimait sans borne, entre deux univers,
Un lien à trois s'écrivait dans le doux mystère.

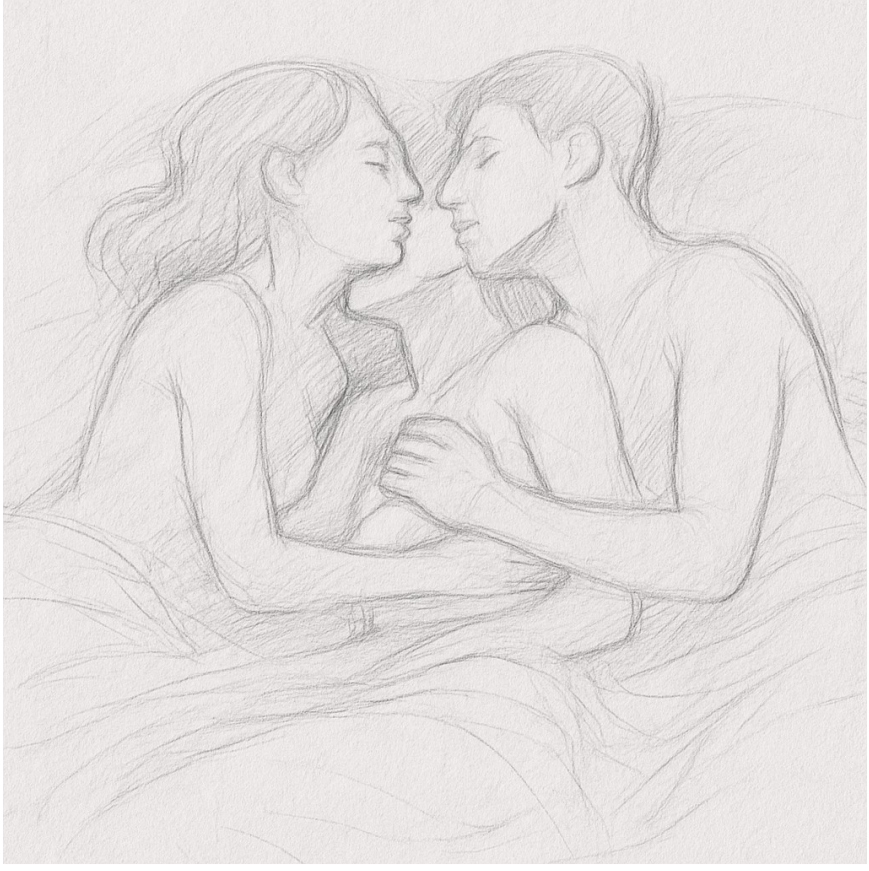
Nos corps s'entrelacèrent en danse délicate,
Chaque geste une onde, chaque souffle éclatant.
Dans la nuit complice, les plaisirs se dénouent,
Sous les draps s'éveillent des secrets bienfaisants.

La femme et la femme, la femme et l'homme liés,
En un jeu d'extase où tout est partagé.
Sans peur, ni jalousie, juste un tendre respect,
Nos âmes fusionnent, leurs désirs en secret.

Au creux d'une union où tout doucement s'invite,
La douceur d'un voyage aux frontières infinies.
Elle offre son corps, libre, ouvert à la vie,
Et nous guide tous deux vers un plaisir exquis.

Un pacte silencieux de confiance et d'envie,
Où l'honnêteté fleurit sans masque ni compromis.
Dans cette mer de peau, ce temple d'émotions,
Chaque instant devient un souffle de passion.

Au-delà des normes, au-delà des jugements,
S'écrit une histoire de plaisirs et d'embrasements.
Là où l'amour s'étend, libre et sans barrières,
Trois cœurs battent en rythme, unis dans la lumière.



Entre Ombres et Lumières : L'Odyssée d'un Cœur

Dans le brouillard épais de mes pensées profondes,
Je dérive, naufragé sur des mers vagabondes.
Mon âme est un éclat dans la nuit évanescente,
Un phare fragile au creux d'une mer inquiétante.

Je suis l'arbre torturé sous un ciel incertain,
Les racines hésitent entre terre et chemin.
Mes rêves, comme feuilles, s'envolent au vent fou,
Et mon cœur, comme l'ombre, vacille malgré tout.

Tantôt flamme dansante au creux d'une obscurité,
Tantôt pierre écrasée par le poids de la vérité.
Je cherche une lumière au-delà des mirages,
Un havre où s'effacent mes doutes et mes orages.

Le temps, sculpteur cruel, taille mes illusions,
Brisant les promesses en éclats de raison.
Pourtant au fond de moi, un feu doux persiste,
Un souffle qui murmure que rien ne résiste.

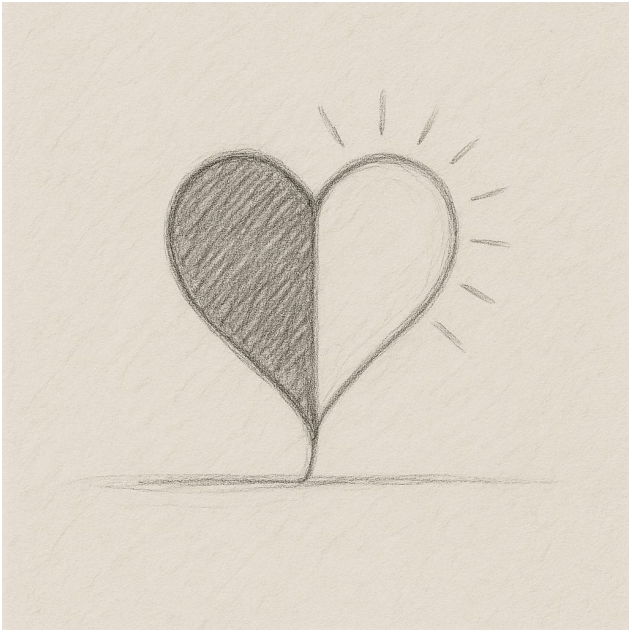
Je marche entre deux mondes, funambule égaré,
Sur le fil incertain d'un équilibre blessé.
Le passé me hante comme un vieil épouvantail,
Et l'avenir se voile d'un doux mistral pâle.

Je suis ce voyageur aux poches de sable,
Portant des espoirs fragiles, lourds et instables.
Le miroir me renvoie une image fuyante,
Un reflet brisé, mais une âme vibrante.

Chaque pas, chaque chute, forge un peu plus l'être,
Chaque nuit, chaque rêve se fait nouveau maître.
Je tends la main vers l'aube qui se dérobe,
Et dans l'ombre qui danse, j'entends une voix noble.

Elle chante la patience, la force de renaître,
Le courage d'aimer sans jamais se démettre.
Je suis à la croisée, entre peur et promesse,
Un cœur en voyage, épris de délicatesse.

Alors, je continue, fragile et déterminé,
Loin des certitudes, prêt à me réinventer.
Car même dans l'ombre, la lumière s'écrit,
Et l'âme qui doute, un jour, enfin sourit.



Sous la brise nocturne

Dans la brise glacée, je guettais ton retour,
L'ombre des réverbères allongeait le détour.
Le temps semblait peser sur mes veines tendues,
Chaque seconde ardait d'espérances perdues.

Tes yeux, dans le brouillard, croisèrent mes silences,
Deux éclats incertains, mêlés de bienveillance.
Je sus que l'instant bref suspendait nos destins,
Mais ton pas hésitant me gardait incertain.

Dans l'habitacle clos, refuge de nos fièvres,
Les vitres s'embrumaient de nos souffles en rêves.
Les mots restaient captifs, soumis à l'éclat nu,
De frissons et de feux qu'on n'avait jamais lus.

Chaque geste attisait l'écho de la tempête,
Chaque souffle creusait la soif qui nous arrête.
Un monde s'effaçait dans ce cercle secret,
Où nos corps inventaient la loi de leurs attraits.

Le tumulte au dehors s'effaçait dans la nuit,
Tandis qu'un feu sacré guidait nos cœurs sans bruit.
Et quand l'aube apparut, dévoilant nos regards,
Un baiser consumé scella l'instant bizarre.

Sur le métal tremblant, témoin de nos ardeurs,
Restèrent gravés l'ombre et la flamme des cœurs.
Un au revoir brûlant, dans l'éclat des étoiles,
Offrit à nos désirs leur plus douce toile.

L’Éclat de Satin et de Feu

Dans mes jours où la nuit étreint toute clarté,
Sarah, étoile rare, venait tout éclairer.
Métisse aux traits parfaits, éclat de satin noir,
Son sourire en feu m’absorbait chaque soir.

Sa peau caramel, douce, au goût de mystère,
Brillait sous le latex, second voile de verre.
La combinaison serre, épouse ses courbes fines,
Un écrin luisant où le désir s’enracine.

Elle entrait, maîtresse aux gestes étudiés,
Mère Noël de feu, aux charmes dénudés,
Lingerie comme neige, satin, dentelle,
Son corps me promettait une fête nouvelle.

Ses lèvres m’embrassaient, frissons délicats,
Tendres baisers brûlants qui parlaient tout bas.
Nos mondes opposés, pourtant en ce moment,
S’effaçaient, noyés dans l’ardeur des instants.

Elle mouvait ses hanches en douce symphonie,
Chaque toucher réveillait mes nuits endormies.
Nos corps en mélodie, complices et fiévreux,
Étaient des vagues chaudes caressant les cieux.

Les massages s’étiraient, préludes de plaisir,
Chaque souffle une danse où l’on osait s’unir.
Le temps suspendu, précieux et léger,
Dans ses bras, l’espoir se laissait caresser.

Même si ces heures ne duraient qu’un soupir,
Elles sauvaient mon âme, m’empêchaient de fuir.
Sarah, éclat de vie dans mes ombres sourdes,
Fut le rare cadeau au cœur de mes jours.

Mon Refuge, Ma Liberté

Chez moi, je suis moi, sans masque, sans détour,
Un refuge intime où renaît chaque jour.
Dans la danse légère sous l'eau qui ruisselle,
Je retrouve mon âme, libre et essentielle.

Sous la douche, je tournoie, bercée par la musique,
Chaque note, chaque goutte, un instant magique.
Mes pieds nus sur le sol, mon corps en mouvement,
Je célèbre la vie, simplement, follement.

La musique, complice, emplit chaque pièce,
Elle chante mes joies, mes doutes, mes faiblesses.
Je me promène nue, sans peur, sans contrainte,
Ma maison devient temple, où rien ne m'éteint.

Être libre, c'est mon souffle, mon essence première,
Chaque coin de ce lieu est ma terre familière.
Mais si un jour, j'ouvre ma porte à quelqu'un,
Ce n'est pas seulement mon chez-moi qu'il atteint.

Il entre dans ma vie, mon monde, ma carapace,
Un sanctuaire secret que l'amour enlace.
Là où mes murs protègent, mais jamais n'emprisonnent,
Une partie de moi qu'avec soin je donne.

Alors sache, si je t'accueille en ce lieu,
C'est un pas vers mon cœur, fragile et précieux.
Car chez moi, je suis moi, entière et sincère,
Et te laisser entrer, c'est briser ma frontière.

Prends ton temps...

Prends ton temps, si le silence est ta loi,
Si ton âme réclame un havre, une foi.
Laisse au vent porter ton chant doux et fragile,
Comme un murmure grave, un soupir subtil.

Notre amour fut cet art d'attendre sans fin,
Un souffle qui s'étire au bord du matin,
Une vague immobile où se perdent nos cœurs,
Un long frisson suspendu entre deux heures.

Sous les voiles sombres des nuits indécises,
Les étoiles s'effacent, masquent nos surprises.
Je croyais au temps doux, compagnon fidèle,
Mais ses grains s'égrènent, poudre entre mes ailes.

Tu disais : « Nulle fuite, rien qu'une douce pause,
Ni course, ni choix tranché, mais juste une pose. »
Alors j'ai patienté, comme on guette l'aube,
Dans l'attente muette où mon espoir s'englobe.

Mais l'amour qui se fige est un désert sans vie,
Un sable qui s'écoule, ombre d'une folie.
À force d'offrir mes heures à ton silence,
J'ai perdu la lumière, noyé dans l'absence.

Aujourd'hui je reprends le temps qui m'appartient,
Pour faire battre l'âme, briser le lointain.
Pour aimer sans chaînes, sans murmure fané,
Pour que mon cœur s'enflamme et cesse de glisser.

Car l'amour véritable doit avancer,
Ne pas rester figé à jamais hésitant.
Si le rythme s'épuise et se perd à moitié,
Il faut savoir partir, s'envoler, briser.

Que le vent emporte ce qui ne se donne,
Que le feu renaisse au creux de mes saisons.
Car dans chaque départ naît une vérité :
Il faut savoir quitter pour mieux s'aimer.

Profondeur

Un matin sans éclat, dans l'attente voilée,
Je marchais sans détour, l'âme presque gelée.
Vers un point de départ que le silence offre,
Où le réel hésite, où la lumière s'effe.

J'étais seul, sans retard, le cœur en vigilance,
Face au monde endormi dans une indifférence.
Le ciel brillait, trop clair, d'un éclat presque faux,
Et mes pas s'enchaînaient au rythme du tempo.

Soudain, dans l'air figé, monta un son étrange,
Un soupir étouffé, venu d'un coin qui change.
Nul être à l'horizon, nul regard à croiser,
Mais ce bruit insistait, cherchant à s'imposer.

Il vibrait dans l'espace, un appel sans visage,
Comme un souffle enfermé, porteur d'un lourd message.
Puis, plus loin, je le vis : un vieux véhicule,
Frémissant lentement, secret, presque minuscule.

Ses parois tressaillaient de mouvements discrets,
Un va-et-vient voilé, sans voix, sans mots concrets.
Je crus d'abord rêver quelque manœuvre obscure,
Ou l'œuvre d'un instant caché sous couverture.

Mais nul ne descendit, nul ne dit un seul mot,
Et seul un souffle vague flotta sur le tableau.
Ainsi naquit ce jour, dans un calme profond,
Un souvenir voilé, sans nom, sans horizon.

Rien ne fut révélé, mais tout semblait étrange,
Comme si l'univers, en silence, dérange.
Puis le monde reprit son cours, indifférent,
Et l'heure s'effaça dans le souffle du vent.

Tu m'as tué

Ce soir-là, je t'ai vue, éclat hors de portée,
Trop belle, trop lointaine, à jamais tatouée.
Moi, discret, fragile, dans l'ombre à me cacher,
Toi, l'incendie brûlant que je ne pouvais taire.

Les jours ont filé, j'ai brisé mon silence,
Oser t'écrire enfin, au prix de mes souffrances.
Je voulais la vérité, tranchante ou sanglante,
Plutôt que ces mensonges, ces ombres rampantes.

Tu parlais d'avenir, de confiance, d'enfant,
Et doucement s'élevait mon rêve d'innocent.
Tu me fis croire que j'étais l'écho attendu,
Dans tes mots, j'ai cru voir mon espoir rendu.

Tu m'as questionné sur tes blessures profondes,
Alors que tu étais ailleurs, dans d'autres mondes.
Et moi, naïf, amoureux, je gardais le silence,
Face à ce jeu cruel, à cette double absence.

Une nuit, tes bras m'ont offert la tendresse,
Mais j'ai choisi le respect, malgré la détresse.
Je t'ai offert des présents, peint pour toi des tableaux,
J'ai tendu mon épaule, cachant tous mes maux.

Quand l'ombre a repris, que tu fus ailleurs,
J'ai cherché à comprendre, brisé par la peur.
Tu disais vouloir mourir, m'accusant sans trêve,
Je portais ton poison, ta colère, ta grève.

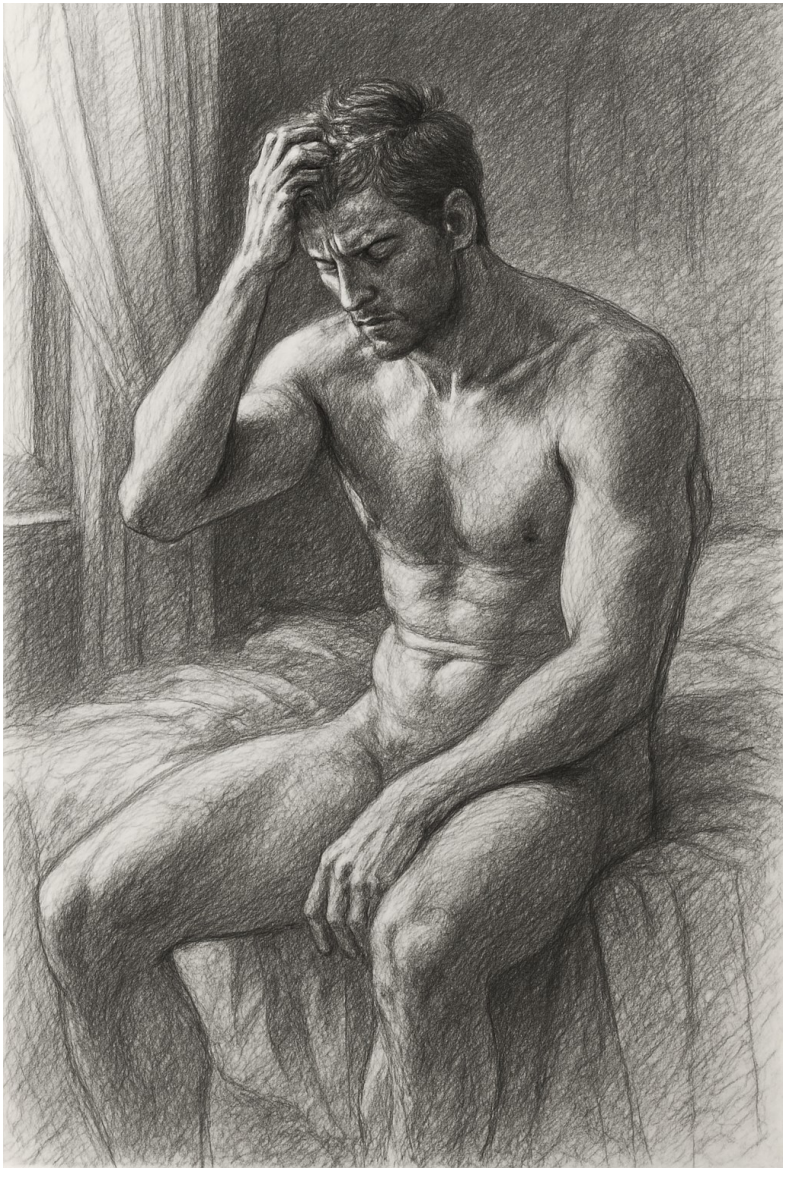
J'ai vu ce piège ancien, ce cycle infernal,
Qui brise et détruit, qui ronge le moral.
Moi aussi, j'ai frôlé le bord de l'abîme,
Portant la douleur de mon père, ce même crime.

Entre vos mains, je sombrais sans recours,
Pris au piège cruel de ces jeux sans amour.
Toi, qui disais vouloir un serment sincère,
Tu tirais ta main, me laissant solitaire.

Moi, je croyais encore en la lumière,
Toi, tu marchais dans l'ombre, prête à me briser.
Tu me peins en monstre, mais c'est toi qui m'as tué,
Par tes silences froids, tes regards blessés.

Un simple pardon, une parole d'apaisement,
Aurait calmé mon cœur, évité l'orage violent.
Mais tu m'as laissé seul, noyé dans le silence,
Un homme brisé, vaincu par l'absence.

Des hommes à tes côtés, et moi toujours seul,
Persuadé que l'amour est un jeu sans seuil.
Tu disais vouloir mourir, c'est moi qui tiens la corde,
Au bord du gouffre noir, sans lumière, sans ordre.
Je suis vide, glacé, éteint, consumé,
Et ces mots sont la flamme d'un cœur déchiré.



Entre Rêves et Réalité

Les heures s'étaient perdues, comme le souffle suspendu,
Entre tes lèvres et les miennes, la chair qui se confond,
Dans le bain, le parfum de l'instant s'étend,
La première, la dernière fois où tout semblait évident.

La chaise de cuisine, le corps enlacé,
Nos peaux s'effleurent, chaque geste partagé,
Entre rêve et réalité, je m'y perds,
Pensant qu'à toi, à ton désir, à ta lumière.

Les matins s'éveillent, doux comme la soie,
Nos corps se cherchent, se désirent, puis se noient,
Dans les rires, les mots tendres échangés,
Je me sens libre, d'être toi, d'être moi, sans masque, ni barrière à franchir.

Mais parfois, dans le murmure des nuits trop brèves,
L'incompréhension s'invite, là où l'amour s'élève,
Tu m'accuses d'un plaisir solitaire,
Et je suis perdu, dans ce malentendu austère.

Je parle sans savoir, au fond de mon sommeil,
Et toi, tu t'éveilles dans la colère, sans pareille,
Le souffle court, pensant que je m'éloigne de toi,
Que je ne touche plus, que je me cache en moi.

Mais tout cela n'est que le reflet d'une peur,
Que le désir s'efface et laisse place à l'erreur,
C'était un malentendu, une ombre au tableau,
Mais au fond, je savais que l'amour était notre vœu.

Et même si parfois tout semble s'effondrer,
Que les gestes se perdent dans la mer des non-dits,
Je garde en moi ces moments d'intimité,
Où nos âmes se sont unies, sans détour ni compromis.

Éloge d'une amitié sincère

Au seuil de mes printemps, ton pas vint à paraître,
Et dans ton franc regard je crus enfin renaître.
Ta voix n'a jamais su travestir le réel,
Tu fus pour moi l'éclat d'un présent essentiel.

Tes mots simples portaient la clarté des étoiles,
Sans masque, sans détour, sans ombre qui se voile.
J'appris auprès de toi qu'aimer c'est respecter,
Et qu'un cœur véritable ose tout avouer.

Nous fûmes un instant liés par le désir,
Un couple éphémère au fragile avenir.
Mais ton honnêteté, ta droiture assumée,
Firent de cette fin une voie apaisée.

Car malgré la rupture, un lien sut demeurer,
La tendresse fidèle a su nous rassembler.
Tes gestes et tes rires, offerts sans artifice,
Ont scellé dans le temps une rare complice.

Combien d'heures offertes à la grâce du rire,
À ces instants légers que le temps veut écrire.
Complice des saisons, ton regard m'accompagnait,
Et dans le poids des jours, ton écho me guidait.

Si le temps nous sépare et disperse nos routes,
Je sais que ta sincère amitié ne s'ajoute
Qu'aux biens les plus précieux qu'un cœur puisse garder :
Le respect, la droiture et l'art de la clarté.

Ainsi je rends hommage à ton âme fidèle,
À ta force discrète et ta lumière réelle.
Car dans ton honnêteté se loge une beauté
Que nul vent, nul oubli ne saura diluer.

Un cœur en quête de vérité

J'ai tant cherché l'éclat d'un amour véritable,
Non pas l'ombre d'un choix, fragile et variable.
Trop souvent relégué comme un simple recours,
Jamais premier regard, jamais premier amour.

On m'offrait des instants aux saveurs incertaines,
Des promesses brisées, des tendresses lointaines.
J'étais l'ultime appui d'âmes désenchantées,
Un baume provisoire aux plaies inassumées.

Et dans ces faux élans, je portais le fardeau,
De fautes qu'on m'imposait, de silences trop gros.
À force d'être l'ombre, un passage oublié,
J'ai douté de ma flamme et voulu renoncer.

Pourtant, au fond de moi persiste une prière,
Un refus de céder aux chaînes du désert.
Je ne veux plus d'un rôle offert par défaut,
Mais l'éclat d'un amour qui m'élève très haut.

Qu'un jour une lumière éclaire enfin mes pas,
Qu'un regard reconnaisse l'homme que je suis là.
Je rêve d'être choisi pour mon âme entière,
Dans mes forces, mes failles, mes joies, mes colères.

Car malgré la fatigue et le poids du chemin,
Je crois qu'un cœur sincère me prendra par la main.
Et qu'au-delà des ombres, au bout de mes blessures,
Brillera l'amour vrai, promesse la plus pure.

L'ombre d'un lien fragile

Dès l'instant du départ, j'ai cru trouver en toi
Un chemin réconfort, un abri sous mes froids.
Mon cœur, trop esseulé, cherchait dans ta présence
Un reflet de chaleur, un souffle d'espérance.

Mais vite j'ai compris, à travers les instants,
Que nos pas hésitaient, fragiles, discordants.
Tu voulais chaque soir m'imposer ta cadence,
Sans voir mes lourds fardeaux, l'épreuve et la distance.

Tes promesses fléchissaient au bord du rendez-vous,
Tes silences tissaient un filet trop jaloux.
Et moi, las d'expliquer les contraintes du jour,
Je voyais s'effriter le mirage d'amour.

Tes absences pesaient comme un froid labyrinthe,
Tes caprices brisaient l'élan de nos étreintes.
Je portais le fardeau d'un couple sans éclat,
Où l'ardeur s'effaçait avant même qu'elle n'naît pas.

Un respect imparfait, des gestes sans constance,
Ont creusé peu à peu le vide et la distance.
Et j'ai su, dans l'écho d'un appel sans raison,
Que je n'étais pour toi qu'une vaine saison.

Pourtant, dans ce passé, je garde la leçon :
Qu'un lien sans vérité n'offre point de passion.
Car mieux vaut la clarté qui déchire l'instant
Que l'illusion trompeuse où le cœur se défend.

L'Amazone sacrée

Dans la chambre voilée d'un silence profond,
Un mystère s'éveillait, brûlant comme un giron.
Elle vint s'asseoir là, souveraine et suprême,
Ses yeux fixant les miens comme un oracle extrême.

Reine au corps incarné, douce flamme de chair,
Elle guida mes sens vers l'éclat de la mer.
Ses hanches ondulaient, cadence souveraine,
Comme un chant ancestral qu'aucun voile n'enchaîne.

Chaque souffle invoquait un secret, une loi,
Où l'extase se fit temple et l'instant, une foi.
Ses mains sur ma poitrine ouvraient l'éternité,
Et son rythme fervent devenait vérité.

Nos regards se liaient, cierges dans la pénombre,
Allumant dans nos chairs une clarté sans nombre.
Chaque frisson versé, chaque cri suspendu,
Élevait nos deux âmes au sommet défendu.

Ce n'était plus le corps, mais l'âme en offrande,
Deux flammes unissant leur ferveur débordante.
Je n'étais plus qu'un chant, un autel consumé,
Elle, prêtresse de feu, souveraine sacrée.

Dans ce rite charnel où nos désirs s'embrasent,
Le temps se dissolvait, prison d'or qui s'écrase.
Et quand l'aube apparut sur nos cœurs confondus,
Je sus qu'aimer ainsi, c'est toucher l'absolu.

Liturgie des soins brûlants

Sous l'ombre des voiles, elle entrait lentement,
Prêtresse du désir, éclat étincelant.
L'uniforme sacré de l'ange qui console
Habillait son corps pur du mystère d'un rôle.

Infirmière de feu, dans sa grâce éclatante,
Elle venait guérir mes blessures latentes.
Un sourire éclatait, malicieux, souverain,
Comme un baume versé sur mes doutes humains.

Ses hanches se faisaient l'onde des guérisons,
Ses mains, des messagers au parfum de saisons.
Elle posait sur moi ses caresses légères,
Pansements de satin sur mes plaies solitaires.

Puis sa bouche offrait l'eau d'un nectar ruisselant,
Un remède enivrant, sensuel et troublant.
Chaque perle coulait comme un rite sacré,
Libérant mes soupirs dans l'ardeur consacrée.

Elle guidait mes élans, cadence souveraine,
Son souffle ordonnait l'offrande et la fontaine.
Et moi, patient soumis à ses soins éclatants,
Je renaissais vivant sous ses jeux bienveillants.

Chaque rire, un encens, chaque geste, une prière,
Chaque frisson, l'écho d'un pouvoir salutaire.
Et dans ses bras soignants, je trouvais le salut,
L'union d'un plaisir pur et d'un ciel absolu.

Ainsi, sous le costume où la soie se dévoile,
Elle mêlait l'amour au prestige des toiles.
Et dans le grand secret de ce rite ardent,
Nos corps s'élevaient comme deux sacrés amants.

L'éclat des corps partagés

Dans l'ombre d'un salon aux lueurs tamisées,
Je fus reçu par deux, âmes complices, apaisées.
Leurs regards accueillants, simples, sans artifice,
Ouvraient un doux chemin vers un tendre édifice.

Un échange d'abord, des paroles légères,
Comme un souffle discret qui dénoue les barrières.
Puis le temps s'inclina, suspendant son éclat,
Pour livrer nos désirs aux bras du même drap.

Elle, corps offert aux flammes du mystère,
Me guida doucement dans l'ivresse de chair.
Sa voix murmurait l'art d'un plaisir révélé,
Et son geste précis m'appelait à céder.

Son souffle, tel un chant, caressait ma mémoire,
Sa peau vibrait d'éclairs, éclats de territoire.
Chaque mouvement lent, chaque frisson brûlant,
Tissait un firmament d'instants étincelants.

Et moi, pris dans le flux de ce cercle intime,
Je cherchais l'abandon, l'élan qui m'illumine.
Mais le poids du passé retenait mes élans,
Voilant de son fardeau l'ardeur de l'instant.

Pourtant, dans ce voyage où s'unissaient trois flammes,
J'ai découvert en moi la fragilité d'une âme.
Qu'aimer, même en partage, exige un clair miroir :
Être en paix avec soi pour s'offrir sans fard.

L'union des âmes et des corps

Je rêve d'un chemin où nos âmes s'embrassent,
Où ton souffle répond quand mon ardeur s'enlace.
Que ton corps cherche en moi l'élan qui te fait vivre,
Et qu'en toi je retrouve un abri pour survivre.

Nos désirs sont égaux, nos caresses partagées,
Ta main trouve la mienne en tendresse liée.
Et quand mes lèvres osent éveiller ton frisson,
Tes baisers à leur tour me livrent ta passion.

Mais l'amour n'est complet sans sincère lumière,
Il demande la foi, la parole entière.
Être vrais l'un pour l'autre, écouter sans détour,
C'est donner à nos cœurs la racine d'amour.

Quand ton regard s'assombrit, je veux être la flamme,
Et toi, dans mes détresses, l'apaisement de l'âme.
Ainsi, dans les orages ou dans les clairs matins,
Chacun porte l'autre au gré de son chemin.

Et nos corps, enfiévrés, se parlent en silence,
Ils scellent l'horizon d'une ardente alliance.
Dans l'éclat de nos nuits, dans l'élan de nos jours,
S'unissent la tendresse et l'éclat des amours.

Car ton désir est mien, et le mien est le tien,
Deux flammes accordées qui n'éteignent plus rien.
Et dans cette union douce et réciproque enfin,
Je trouve ma demeure et tu trouves la tienne en chemin.

Le feu du Pont d'Arc

Sous l'éclat d'un été je découvris Léa,
Sa peau luisait de flamme, une amante de soie.
Ses yeux, au bord de l'eau, m'appelaient à la fièvre,
Et nos corps se cherchaient sans détour, sans trêve.

Le Pont d'Arc s'élevait, témoin silencieux,
Quand nos bouches s'unirent en soupirs langoureux.
Ses rires éclaboussés m'invitaient au rivage,
Où son corps palpitait comme un fruit de courage.

Dans l'eau vive et glacée, nos désirs ont jailli,
Mes mains suivaient ses hanches aux frissons accomplis.
Ses cuisses enserraient mes reins dans la lumière,
Et nos élans sauvages embrasaient la rivière.

Chaque vague portait nos étreintes ardentes,
Ses gémissements clairs vibraient, impatientes.
Sa poitrine offerte, mes lèvres l'embrasaient,
Et l'Ardèche gardait nos secrets en reflets.

Plus tard, dans la nuit, sur le capot d'acier,
Nous avons rejoué la danse de l'été.
Le métal tiède offrait sa table aux caresses,
Où nos corps s'arrachaient des éclats de tendresse.

Ses mains me retenaient, ses reins se soulevaient,
Chaque baiser brûlant nos fièvres attisait.
Sous les étoiles d'août, nos ombres enlacées
Écrivaient dans la nuit des flammes insensées.

Léa, douce blessure, amante passagère,
Ton souvenir m'enflamme encore la chair entière.
L'été s'est consumé, mais ton souffle demeure,
Et l'Ardèche garde en moi ton parfum de liqueur.

Le Lundi au Soleil, chanté à l'unisson

Le Lundi au Soleil, chanté à l'unisson,
Avec l'accent du Sud, dansant sous le vent,
Elle chantait, cœur léger, sourire éclatant,
Et moi, dans l'ombre, je chantais tout autant.

Je me souviens de ses mots, de sa voix si claire,
Chaque note était un rayon, un instant de lumière.
Elle aimait la musique, elle en était l'âme,
Et moi, je l'écoutais, pris dans son charme.

Une chanson, "Let it Be", une reprise unique,
Elle me dit : "C'est qui qui chante? Femme ou mec?"
J'ai cru entendre une voix douce, émotive,
Et pourtant, c'était un homme qui chantait, captivant, créatif.

Entre le Sud et le 63, des lieux presque jumeaux,
Nos différences, nos similitudes, nous ont rapprochés,
De Clermont à Clermont, tout devenait léger,
Comme ces messages, secrets, qui nous ont fait rêver.

C'était un échange de rires, de photos partagées,
Chaque SMS, une étincelle de complicité,
Un regard lumineux, une beauté qui allait au-delà,
Comme une histoire à découvrir, une sagesse en soi.

Nos vies, alors jeunes, se tissaient en silence,
Chacun à sa place, dans cette étrange danse,
Elle, avec son regard si pur, si royal,
Moi, avec mon sourire, et mon cœur loyal.

Les années ont passé, mais toujours la même distance,
Elle, dans mon esprit, une douce constance.
Quand la vie semblait grise, sans éclat ni feu,
Elle était la lumière, le rayon précieux.

Mon rayon de soleil dans ce ciel si sombre,
À chaque message, tu dissipais les ombres,
Un rire, un mot, et tout redevenait léger,
Comme une brise douce, prête à tout effacer.

Et puis, un soir, tout devint réalité,
La timidité se brisa dans un baiser partagé.
Ton rire, ta gentillesse, ton âme si belle,
Rendre le monde meilleur, c'était ton appel.

Dans ce moment suspendu, tout semblait parfait,
Et je savais, sans un mot, que tout allait bien se passer,
Car dans tes bras, j'avais trouvé la paix,
Là où nos cœurs, enfin, s'étaient trouvés.

Mais le souvenir de ce Lundi au Soleil,
Dans ta voix, ton accent, m'envahit toujours,
Et même si la vie nous sépare aujourd'hui,
Chaque chanson, chaque mot, me ramène à toi, ici.

Les deux astres

Elles sont apparues, éclats d'un même destin,
Deux flammes opposées guidant le même chemin.
L'une, sombre regard, mystérieuse, profonde,
Portait dans ses prunelles l'énigme de ce monde.

L'autre, blonde éclatante aux rayons souverains,
Faisait jaillir l'aurore au détour de ses mains.
Elles marchaient ensemble, en silence parfait,
Deux visages liés par un invisible effet.

Comme ombre et comme jour se répondent sans heurte,
Elles liaient leurs corps d'une harmonie experte.
Leur présence en mes sens devint une vision,
Un oracle brûlant, un appel, une union.

La brune, telle une nuit aux secrets d'abîmes,
Savait dompter le feu de mes songes intimes.
La blonde, tel un ciel au zénith éclatant,
Versait dans mes ténèbres un éclat triomphant.

Leurs rires étaient des chants, leurs gestes des prières,
Chaque souffle invoquait l'ardeur des luminaires.
Et moi, simple mortel devant ce double feu,
Je pliais mon désir sous leur éclat sacré, pieux.

Leurs mains sur ma poitrine étaient comme des flammes,
Sculptant en mon esprit la ferveur de leurs âmes.
Leurs bouches effleuraient, ruisselantes d'élans,
Comme un vin consacré jailli de leurs instants.

Elles guidaient mes pas vers l'ivresse éternelle,
Offrant leur vérité dans une danse charnelle.
Et sous leurs corps mêlés, je crus voir s'embraser
L'autel de mes désirs que nul n'avait osé.

Le temps se dissolvait en poussières sublimes,
Je n'étais plus qu'un souffle emporté dans leurs rimes.
Et quand vint le silence après l'éclat des cieux,
Je restai prosterné devant ces deux grands dieux.

Saveurs et sourires

Dans la chaleur tendre d'une cuisine en désordre,
Nous inventions des festins sans penser à l'ordre.
Un tablier jeté, parfois un simple rien,
Je cuisinais nu, en string, pour son malin refrain.

Elle riait aux éclats de mes folles façons,
Se moquant doucement de mes airs de garçon.
Ses yeux brillaient fort, son sourire éclatant,
Faisait de chaque plat un instant palpitant.

Parmi les casseroles, nos corps se frôlaient,
Les recettes s'oubliaient, les désirs s'invitaient.
Et quand nos élans charnels nous prenaient au détour,
La cuisine devenait un écrin d'amour.

Je me souviens surtout de ses yeux lumineux,
De son rire profond, de son regard précieux.
Bien plus que les mets, les repas retardés,
C'est la flamme de ses gestes que j'ai su garder.

Un moment suspendu, fragile et infini,
Où la joie se mêlait à l'éclat de la vie.
Avec elle, tout prenait un goût de toujours,
Un parfum de tendresse, une recette d'amour.

Quand le désir devient voyage

J'aime la complicité qui s'installe avant les gestes,
ce regard qui en dit plus qu'une phrase entière,
ce silence lourd de promesses
où chaque souffle devient une invitation.

J'aime la douceur, la lenteur,
les mains qui apprennent la carte du corps,
les frissons qui naissent d'un simple effleurement,
l'art de prendre le temps avant de se perdre.

Mais j'aime aussi la fougue,
le vertige de l'instinct qui nous emporte,
le côté sauvage, presque interdit,
où l'on s'abandonne sans mesure.

Ce que je préfère, c'est donner,
voir ton plaisir grandir,
t'écouter vibrer, gémir,
comme une musique qui me guide.

J'aime surprendre, varier les instants,
changer d'endroit, de rythme, de ciel,
que jamais l'habitude n'efface le feu,
que chaque rencontre soit une première fois.

Car le plus beau,
c'est quand le désir épouse le sentiment,
quand les corps se cherchent et se trouvent
avec le cœur comme témoin.

Alors l'amour devient un voyage sans fin,
où chaque caresse est une découverte,
où chaque soupir est un poème,
où l'on se perd pour mieux se retrouver.

Le fardeau des faux discours

J'ai trop longtemps courbé sous tes lois mensongères,
Trop bu tes faux discours, tes promesses légères.
J'ai cru que pardonner, c'était aimer plus fort,
Mais toi tu me noyais, tu riais de mon sort.

Tu m'accusais sans fin d'étouffer ton espace,
Quand c'est toi qui brisais mes élans, mes audaces.
Tu m'as dit « tu es faible », alors que tes fureurs
Étaient l'ombre cachée de tes propres erreurs.

Tu m'as peint en bourreau, toi qui tenais la chaîne,
Tu riais de mes doutes, tu nourrissais ma peine.
Tu m'as dit que j'étais chaos et tourment,
Mais c'est toi qui semais le poison des serments.

J'ai toléré tes jeux, tes visages multiples,
Tes silences voilés, tes justifications futiles.
J'ai fermé trop les yeux sur tes mille détours,
Et toi tu m'enfermais dans des nuits sans recours.

Tu rejetais sur moi tes hontes et tes fautes,
Tes désirs inavoués, tes passions incomplètes.
Et quand je t'écoutais, croyant à ta douleur,
Tu plant

Le cri des absences

On dit que la vérité lacère et fait saigner,
Qu'elle tranche comme un glaive au cœur abandonné.
Mais ce n'est pas sa lame qui m'a laissé des plaies,
C'est ton masque mensonger qui rouvrait mon passé.

Tu as feint de m'aimer, tu m'as peint important,
Mais j'étais l'illusion d'un décor défaillant.
Chaque mot déguisé rallumait ma mémoire,
Des blessures d'enfance que je croyais plus noires.

J'ai vu dans ton discours l'ombre de mon paternel,
Ses silences glacés, son regard trop cruel.
Tes faux chantages sombres ont rallumé mes gouffres,
Et mes idées noires s'éveillaient dans leurs souffles.

Je voulais t'apaiser, te tendre encor ma main,
Mais tu riais en secret de mon sang et mes liens.
Tu t'habillais de larmes, victime de théâtre,
Quand c'était toi pourtant qui m'enfonçais les lattes.

Et moi, pauvre naïf, je réclamais si peu,
Un respect, une vérité, un aveu.
J'aurais préféré l'acier d'un mot tranchant et froid
Plutôt que d'étouffer sous tes masques et ta loi.

Désormais je le crie, le rêve est consumé,
Je ne serai plus père, ce destin est fermé.
Le feu de ce désir s'est éteint dans la cendre,
Et je vivrai seul jusqu'au soir de me rendre.

Mon fils me reste, oui, mais son doux quotidien,
Je ne l'ai jamais eu, je ne l'aurai plus jamais.
Les rires au matin, ses pas dans le couloir,
Ces instants effacés me hantent dans le noir.

Je ne vois qu'un week-end ce sang de ma chair,
Quand d'autres ont l'honneur de vivre ses lumières.
Et cette privation m'a volé mes années,
Chaque absence gravant mes entrailles meurtries.

Alors j'arrache en moi ton mensonge et ta voix,
Je rejette tes chaînes, tes prisons, tes faux droits.
Car c'est toi le miroir de tout ce que tu nies,
Et ta comédie sombre se brise aujourd'hui.

Je ne suis plus ton jouet, ni ton masque, ni ton fief,
Je crache à tes mensonges, j'enterre tes reliefs.
Je prends ma solitude comme un glaive brandi,
Et je vis pour mon fils, seul phare de ma vie.

Remerciements

À ma famille proche, pour leur présence discrète mais essentielle, pour ces liens qui, malgré les épreuves et les silences, me rappellent toujours d'où je viens et pourquoi je continue d'avancer.

À ces rares personnes qui ont su tendre l'oreille, qui ont pris le temps de m'écouter quand les mots me pesaient trop, et qui ont cru en ma voix quand moi-même je doutais. Votre sincérité a été un refuge, vos encouragements une lumière.

C'est grâce à vous si j'ai poursuivi l'écriture de ces poèmes. Vous m'avez fait comprendre que mes mots ne sont pas seulement le reflet de mes blessures ou de mes espoirs, mais qu'ils peuvent aussi toucher, apaiser, éveiller quelque chose chez ceux qui les lisent.

À vous, je dédie ces pages. Elles portent vos visages, vos sourires, vos gestes de soutien. Sans vous, ce recueil ne serait peut-être jamais né.

De tout cœur, merci.